

# AR C'HORN-BOUD

KANNAD MIZIEK

Kevredigez ar "BLEUN-BRUG"

---

D'un Bleun-Brug à l'autre

---

*Mes chers Compatriotes,*

L'extension considérable que prend le Bleun-Brug nous oblige à modifier notre organisation et nous nous faisons un plaisir de vous faire part de la vie de notre œuvre avec l'espoir que vous continuerez à l'aider de votre souscription, à nous recruter de nouveaux membres en très grand nombre, et que vous inviterez vos amis et connaissances à venir nombreux au congrès de Guingamp, en 1925. Ce congrès doit, en effet, prouver plus brillamment que jamais notre vitalité. La présence effective de Monseigneur Duparc à toutes les séances de notre congrès de Quimper est le plus beau témoignage de l'utilité du Bleun-Brug et le plus précieux des encouragements à continuer son action. L'élément rural n'a pas suivi nos séances avec autant d'empressement que l'eût fait le peuple du Léon. Mais, en retour, nous n'avons jamais constaté la présence d'autant de jeunesse intellectuelle à nos congrès, ni reçu autant d'adhésions de jeunes et ceci est une très large compensation et un grand espoir. A ces satisfactions morales n'ont pas correspondu des satisfactions plus terre à terre. Financièrement, le congrès de Quimper n'a pas été ce que nous comptions. Il faut au Bleun-Brug de grosses ressources pour s'étendre; il lui faut un millier d'adhérents, de cotisants. Nous avons énormément de sympathies, mais nos vrais amis sont ceux qui paient leurs cotisations. Et il est à remarquer que les plus exigeants sont ceux qui ne nous prêtent aucun appui financier.

Vous rendez-vous compte qu'il faut, tous les ans, distribuer 10.000 francs aux chorales, concurrents divers, troupes (etc.), et que si le concours pécuniaire de deux personnes faisaient brusquement défaut, à certains mo-

KARNAK

Tevalijenn an noz, ha sioulder ar maro,  
Set ' aze, 'vad, d'in-me gweladennou faro,  
E-pad m'eman ar C'helt, dindan an heol lirin,  
O karout hag o stourm, o sôn hag o c'hoarzin!

GWADOK

Vid ar C'helt da vean 'n em gavet ar c'hrenva  
War ar blenn gantan lezhanvet an « Dónva »,  
Biken n'hallfe, veldout, war an dour braz garo  
Kas gand eun tammig roenv eul lestr bihan en dro,  
Doujet vel eun delienn gant nerz ar stêriou dôn,  
Ha chom atao dizoan ha digren da galon.  
N'eo ket ar C'helt ive vefe, veldout, barrek  
D'ober e vestr er c'hoajeier gand eur gwareg,  
Bete m'heller laret eo barnet da vervel  
Kement loen goue dosta d'id-te war hed eur zell.  
Ha pelec'h vo kavet eur c'haner bleo melen  
Gouest da gana veldout 'n eur zôn war an delenn?

KARNAK

Petra dalv d'in skei eon, sôn brao, kaout kalon grenv  
Breman, pa 'mon lakaet disteroc'h vid eur prenv  
Ha gand ar Blanedenn diskaret ken izel?  
Perak n'on ket marvet war an dachenn vrezel  
An de ' renkis plega? — Ne vijen ket chomet,  
Ar gounnar em c'here'henn vel eun houc'h-goue donvet,  
Gand ar zonz o krignat noz ha de va c'halon  
Eus ar bec'h dismegans zo bet sammet warnon.

KARNAK

L'obscurité de la nuit, et le silence de la mort, — Voilà, en effet,  
pour moi des spectacles réjouissants, — Pendant que le Celte a  
le loisir, sous le gai soleil, — D'aimer et de combattre, de chanter  
et de rire!

GWADOK

Bien que le Celte soit devenu le plus fort — Dans la plaine par  
lui surnommée « La Plaine Profonde », — Il ne pourrait jamais,  
comme toi, sur les grandes eaux sauvages — Faire avec une rame  
minuscule marcher une petite barque, — Emportée ainsi qu'une  
feuille par la force des fleuves profonds, — Et garder quand même  
un cœur exempt de crainte et de tremblement. — Ce n'est pas le  
Celte non plus qui serait, comme toi, capable — De faire la loi  
dans les forêts avec un arc, — A tel point qu'on peut dire con-  
damnée à mort — Toute bête fauve qui t'approche à la distance  
d'un regard, — Et où trouvera-t-on un chanteur à la chevelure  
blonde — A même de chanter comme toi en s'accompagnant de la  
harpe?

KARNAK

A quoi me sert de frapper juste, de sonner agréablement, d'avoir  
un cœur fort — Maintenant que je suis devenu plus chétif qu'un  
ver — Et que le sort m'a fait tomber si bas?

Que ne suis-je mort sur le champ de bataille — Le jour où je  
dus céder? — Je ne serais pas demeuré, — La rage au cœur ainsi  
qu'un sanglier dompté, — Avec la pensée, me rongant nuit et  
jour intérieurement, — De l'écrasante humiliation qui m'a été

Gwasat tölenn oa bet d'emp gwelet mez hon bro  
Hag ar vaz-yeo staget ouz kerniel an Taro,  
Skubet hon c'hadourien war al lanneg, henvel,  
Ouz deliou stabeet er c'hoat gand an avel!  
Gwelet a ran bepred Nerzveur, ar stourmer braz,  
E vleo melen o rodellat war e ziouskoaz,  
Tèr e zremm, noaz e gorf, tan en e zaoulagad,  
E garr-empgann o kas ar spont dre hon strollad,  
Ha son an trompilhou ken skiltrus o voudal  
Ma sailhe hon c'hezeg a-dreuz vel loened dall,  
Bep töl digant Nerzveur a winte eur marc'hég,  
Hag eur jô dec'he kwit arôk al lac'hadeg.  
'N em gavet war hed pemp pe c'houec'h gourrad outan,  
Ha stignet va gwareg ganin deus ar startan,  
Gand ar vrec'h-man, kustum atao da dizout preiz,  
E loskiz eun tenn bir war eon da gaout e greiz.  
N'ouzon pe divinour pe hudour oa va den:  
Gand e gleze houarn, kreiz eur pez c'hoarzedenn,  
E tihellas va bir da glask eur roudenn all.  
E ronsed gant va marc'h lampas 'n eur c'hourinal,  
Ha me, vel eur froezenn kutuilhet diouz ar barr,  
A voe gant dorn Nerzveur chachet war lein e garr.  
Kaër am boc gant va dent, va zreid ha va bouc'hal,  
Kregi, skei, mallozi, difreta, firbichal,  
Ken buhan hag ar gomz paket treid ha daouarn,  
Voen astennet difinv etre mailhou houarn,  
Tolet war blad ar c'harr — Heb ober van ouzin,  
Nerzveur a gendalc'has da lac'ha, da c'hoarzin,  
Da wapat Touraniz, da gonta dre fouge

imposée. — Quel triste tableau ce fut pour nous de voir la honte  
de notre patrie — Et le joug attaché aux cornes du Taureau, —  
Nos guerriers balayés sur la lande, semblables — A des feuilles  
dispersées dans la forêt par le vent!

Je vois encore Nerzveur, le combattant gigantesque, — Ses che-  
veux blonds bouclant sur ses épaules, — Le visage altier, le corps  
nu, les yeux flamboyants, — Son char de bataille jetant l'effroi  
dans notre armée, — Et le son des trompes de guerre retentissant  
avec une telle force — Que nos chevaux se dérobaient comme des  
bêtes aveugles. — Chaque coup de Nerzveur renversait un cavalier,  
— Et un cheval s'enfuyait devant la tuerie. — Arrivé à distance  
de cinq ou six brasses de lui, — et après avoir tendu mon arc le  
plus fort possible, — De ce bras toujours habitué à atteindre une  
proie — Je fis partir une flèche tout droit vers sa poitrine. — Je  
ne sais si mon homme était devin ou magicien: — Avec son glaive  
de fer, au milieu d'un immense éclat de rire, — Il détourna ma  
flèche vers une autre direction. — Ses étalons bondirent sur mon  
cheval en hennissant, — Et moi, tel un fruit cueilli sur la branche,  
— Je fus par la main de Nerzveur hissé au haut de son char. —  
J'eus beau de mes dents, de mes pieds, de ma hache, — Mordre,  
frapper, maudire, frétiller, me démener, — Aussi vite que de le  
dire je me trouvai pieds et poings liés, — Etendu sans mouvement  
entre des anneaux de fer, — Jeté sur le plat du char. Sans plus  
s'occuper de moi, — Nerzveur continua de tuer, de rire, — De se  
moquer des Touraniens, de conter par vantardise — Les beaux ex-

ments critiques, le B. B. pourrait sombrer, peut-être, sans chances de renflouage. Ceux qui l'ignorent accusent le B.-B. d'être la « propriété » de l'abbé Perrot, mais quel effort font-ils pour qu'il soit leur œuvre à eux, et que par suite ils puissent prendre part à son organisation? Ces reproches ne sont pas pour vous, qui nous soutenez de votre cotisation. Aussi bien ce n'est qu'à vous que nous demandons bien cordialement de nous faire part de vos vues sur l'organisation de l'œuvre.

On se plaint tous les ans du manque d'organisation. Savez-vous que 99 % ne paient leurs cotisations que le jour du congrès, que les 3/4 des groupes ne donnent signe de vie que ce jour ou la veille, que les ordres, avis, règlements qui paraissent dans Feiz ha Breiz, le Korn-Boud, le Courrier du Finistère, les journaux, sont lettre morte pour presque tous? Sont-ils raisonnables, X et Y, d'annoncer 80 repas à midi et de n'y pas prendre part, et d'amener le soir, à dîner, 120 personnes quand on a commandé 40 couverts?

Chaque congrès est une école d'impatience et de patience pour les organisateurs. Heureusement qu'ils espèrent que la prochaine fois ce sera mieux.

Ce qui est à peu près certain c'est qu'à Guingamp, ce sera bien, très bien. Nos amis du Trégor vont s'atteler à la besogne dès que vous m'aurez fait part de vos désirata en toute liberté et franchise, et les plus gros reproches et critiques sont toujours pesés avec soin dans l'intérêt général du Bleun-Brug.

Hâtez-vous d'écrire au président du B.-B., docteur Dujardin, Saint-Renan (Finistère).

Il faut que, dès le 1<sup>er</sup> janvier 1925, nos amis de Guingamp aient en mains tous les éléments d'organisation du Congrès et de succès.

Après quoi nous examinerons les possibilités du Bleun-Brug chez nos amis vannetais. Leur concours a été très apprécié en Léon, à Lesneven et en Cornouailles, à Quimper. Pourquoi le dialecte K. L. T. ne pénétrerait-il pas chez eux avec autant de profit? Ceci répondrait d'ailleurs au vœu général de voir le Bleun-Brug s'étendre à toute la Bretagne. Déjà à Quimper, l'Ille-et-Vilaine était représentée par un groupe imposant et fort actif d'étudiants de toutes catégories.

Allons, amis, courage et confiance!

L. DUJARDIN.

\*\*\*  
**SAINT-RENAN**

Le Bleun-Brug a donné à Saint-Renan, le « gouel ar Peurzourn », le 21 septembre avec représentation, cho-

rales et chants. Le succès a dépassé toutes les espérances et la fête deviendra annuelle pour le plus grand bien de la patrie bretonne. L'Emgleo Sant Iltud a prouvé ce jour-là, une fois de plus, sa nécessité. Les livres bretons s'y vendirent comme des petits pains.

\*\*\*

**Kousket Int**

On nous demande si la troupe bretonne de Lesneven qui, l'an dernier, se fit applaudir au Bleun-Brug est défunte. *Morgousket* seulement.

\*\*\*

**AVIS**

Désirez-vous donner une séance bretonne? Si vous avez les éléments, acteurs, chanteurs, diseurs, donnez-en le détail à M. Yves Drézen, 4, rue du Château, Brest, qui vous établira un programme sûr du succès.

Sinon, adressez-vous au Bleun-Brug (président ou directeur) qui fera son possible pour vous donner satisfaction en mettant à votre disposition, troupes, chanteurs, etc.

\*\*\*

**AVIS**

*Comité de musique.* — Le secrétaire est prié d'adresser pour fin novembre, dernier délai, au président du B.-B., copie du volume des « Kanaouennou pour 1925 » qui doivent être exécutés au congrès de Guingamp.

*A tous les amis du B.-B.* — Signalez-nous pour le Kornboud tous les articles concernant le B.-B. et le mouvement breton, les représentations, concerts (etc.).

*Cotisations.* — Par les soins de M. Y. Drézen, trésorier du B.-B., 4, rue du Château, Brest, les cotisations seront recouvrées en janvier 1925. Une carte de membre du B.-B. est remise à tout cotisant (10 fr.). Cette carte donne droit à l'entrée gratuite, aux premières places, à toutes les séances organisées par le B.-B. Cette cotisation est réduite à 5 francs pour les collégiens, séminaristes, étudiants.

*Trésorerie.* — Les directeurs de chorales, de troupes, les lauréats des concours (etc.), en un mot, tous ceux envers qui le B.-B. a des dettes, sont invités à adresser leurs notes détaillées au trésorier. Ne pas omettre de donner exactement leurs nom et adresse.



## Le réveil du sentiment breton

### CONFÉRENCE DONNÉE A QUIMPER

par M. l'abbé G. HAVARD

le Mercredi 10 Septembre 1924

à l'occasion des Fêtes du "BLEUN-BRUG"

Gwechall, an Tad Maner, ginidik euz Eskopti Roazon, goude beza pedet stard, e chapel « ti Mamm Doue », en deuz bet, dre vuzud, an donezon dispar da zeski ar Brezoneg e berr amzer.

En deiz a hirio, kalz euz e genvroiz a Vreiz-Uhel a boagn da adzeski yez koz hor c'hentadou.

A-raok kregi gant va frezegenn, e fell d'in, en o hano, ober hon doujusa gourc'hemennou d'an Aotrou Duparc, Eskop Kemper a Leon, ha saludi hor breudeur a Vreiz-Izel a zo bodet aman, ken niverus, da labourat evit Doue hag ar Vro.

Ra deurvezo gant ar Werc'hez Vari, gant santez Anna « Mamm ar Vro », gant hor zent koz, benniga al labour e stagomp gantan, evit gloar Doue, savetei hor bro garet a zo o vont da goll, ma ne reomp ket eviti kement a zo en hor galloud.

MONSEIGNEUR, MESDAMES, MESSIEURS,

L'étranger qui visite la Bretagne est charmé par sa beauté. Quand il parcourt nos côtes, ce sont parfois de hautes falaises, à l'aspect sauvage, qui s'offrent à sa vue; tantôt, ce sont des plages au sable fin, des rochers découpés de mille façons, contre lesquels les vagues viennent se briser, avec fureur, les jours de tempête; plus loin, ce sont des oasis de verdure, une luxurante végétation: on se croirait transporté dans un pays de rêve!... Quand il pénètre dans nos terres, il admire nos forêts, nos montagnes, nos rivières, nos landes couvertes d'ajoncs ou de bruyères. Il se laisse gagner par le charme de nos villes, parfois si pittoresques, de nos cathédrales, de nos églises, de nos chapelles aux clochers de dentelle, de nos calvaires, uniques au monde. Et, s'il a le bonheur d'assister à une fête religieuse, à un pardon, il est saisi d'admiration en présence de la Foi bretonne, en même temps qu'il est émerveillé par la splendeur de nos cérémonies, la richesse et la variété des costumes, la douceur de nos chants. Il a vu ici des choses qu'on ne voit nulle part ailleurs: Il rentre chez lui ravi, avec un peu plus de poésie dans l'âme.

Pour le Breton, la Bretagne est tout cela; elle est autre chose encore: Elle est la terre des ancêtres, celle de nos vieux saints si aimés, celle de nos guerriers fameux! Le Breton aime son histoire, ses traditions, ses légendes, sa langue. Il aime par-dessus tout cette Foi que ses ancêtres ont apportée jadis sur la terre d'Arvor et à laquelle, en dépit des orages, il a su demeurer fidèle.

Cet amour du *Vieux Pays*, plus ou moins conscient, plus ou moins raisonné, existe chez tout Breton — et je parle, ici, aussi bien des Hauts Bretons que des autres — car, si la langue a été délaissée depuis longtemps au pays Gallo, si une débretanisation presque complète s'y est accomplie, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le Haut Breton sait, malgré tout, que quelque chose le différencie de ceux qui l'entourent. Je dirai même, qu'en dépit des apparences, le sentiment breton est parfois, aussi accentué chez nous, si non plus, que partout ailleurs; et cela pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici.

Je dois parler du réveil du sentiment breton surtout dans la Haute Bretagne. Pour traiter convenablement un pareil sujet, il faudrait lui consacrer une longue étude; aussi, dans cette courte causerie, je serai obligé de laisser bien des points dans l'ombre; il y aura sans doute bien des omissions, bien de lacunes: Je n'en excuse à l'avance.

Je me propose, après avoir présenté l'exposé de la situation actuelle, d'indiquer ce qui serait à faire pour aider le réveil du sentiment breton; et, enfin, de dire pourquoi, nous catholiques, nous devons nous intéresser à cette question.

Mais d'abord, une remarque, qui, je crois, a son importance. L'amour du Breton pour son pays est un sentiment naturel, j'allais dire instinctif: Dieu, lui-même, l'a mis au cœur de tout Breton, comme il a mis au cœur de l'enfant l'amour de sa mère... J'ajoute que ce sentiment est légitime. Quand en 1532 la Bretagne unit ses destinées à celles de la France, elle ne renonçait pas pour cela à sa personnalité. A aucune date de son histoire elle n'a consenti à faire le sacrifice de sa langue, de ses traditions, de sa Foi. Ce sont là ses caractéristiques ce sont là ses biens propres. Or chacun a le droit de défendre ce qui lui appartient. Par ailleurs, le Breton a le cœur assez grand pour aimer la Bretagne et la France, à laquelle il est attaché par plusieurs siècles d'histoire, et pour laquelle tant des siens ont versé leur sang sur les champs de bataille.

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, la Bretagne qui venait de perdre ses privilèges de province autonome, semble s'endormir d'un profond sommeil... Au sortir de la Révolution et des guerres de l'Empire, il y avait tant de ruines à réparer! La question religieuse qui, chez nous, occupe la première place, préoccupe uniquement les esprits;

la division de la Bretagne en départements établit une cloison étanche entre les différentes parties du *Vieux Pays*; l'histoire de Bretagne qui n'est plus enseignée est oubliée!... Aussi voit-on disparaître peu à peu, de la Haute Bretagne, tout ce qui lui donnait une vie commune avec la Basse-Bretagne: costumes, ameublements, vieilles coutumes. C'est la débretionisation, au moins apparente; car, notons-le bien, ces changements n'affectent que la surface. Au fond, l'âme reste bretonne.

A cette époque, beaucoup ont cru que la Bretagne allait mourir. Fort heureusement, elle n'était qu'endormie. Le réveil allait s'opérer chez nous, grâce à une élite d'écrivains, d'esprit bien breton.

C'est d'abord Pitre-Chevalier, de Nantes, qui écrit son « Histoire de la Bretagne ancienne et moderne », puis Paul Féval, qui, dans ses romans, nous rappelle nos gloires à peu près oubliées. Plus tard, de la Borderie, notre grand historien, fait paraître sa fameuse « Histoire de Bretagne », Tiercelin chante nos héros fameux et groupe autour de lui une pléiade de poètes inspirés par l'amour du Pays. Plus près de nous, Botrel nous fait aimer les choses de chez nous. Peu à peu, mais surtout dans les milieux intellectuels, on arrive à s'intéresser vivement à tout ce qui concerne la Bretagne. Certains Hauts Bretons vont jusqu'à étudier la langue dont ils deviennent les admirateurs enthousiastes, tels que MM. Coroller, le Rumeur, Henri de la Guichardière... En même temps, une élite de plus en plus nombreuse travaille énergiquement au relèvement moral, intellectuel et économique de la Bretagne. Plusieurs associations qui groupent à la fois des Bretons de Haute et de Basse Bretagne sont créées dans ce but: l'Association Bretonne, qui s'occupe spécialement d'études historiques et agricoles, l'Union Régionaliste Bretonne et la Fédération Régionaliste de Bretagne, qui réclament une large décentralisation administrative et le respect de nos traditions.

La guerre de 1914 arrive. Un changement va s'opérer parmi les Bretons. Qu'on me permette de citer ces lignes que notre grand poète Calloc'h, tombé au champ d'honneur, écrivait en 1915 :

« La guerre a fait du bien aux Bretons. Au lieu d'avoir honte de leur origine, ils lèvent fièrement la tête aujourd'hui. L'orgueil de la Race, qui s'était endormi... s'est réveillé à la voix du canon. Maintenant, ils savent combien est grand le nom de Breton, combien noble est leur race. O sang de ceux qui sont tombés au son du clairon de la victoire, sur les rives du fleuve historique; sang des loups de mer de Dixmude; sang des géants des Batailles d'Arras, de l'Yser, de Champagne, de l'Orient, sang géant, sang celtique, sois béni, béni, béni. Nos cœurs étaient desséchés et tu es tombé sur nous en pluie. Glacées et

nues étaient nos terres et tu fus pour elles un engrais sacré. Par ta force, la voici qui se lève de chaque coin, la fleur de la fierté du Pays, que nous cherchions à semer jadis. S'il plaît à Dieu elle donnera du bon grain à l'été qui vient. »

En effet, aussitôt après la guerre, le réveil s'accroît en Haute Bretagne. A Rennes, un groupe d'étudiants, l'« Unvaniez Yaouankiz Breiz » fonde un périodique « Breiz Atao », qui, écrit d'abord tout en Français, publie maintenant des articles en Breton littéraire. — En 1919, Monsieur le marquis de l'Estourbeillon, député de Vannes, fait paraître une déclaration réclamant, au profit de la Bretagne, l'application du « droit des langues ». Cette déclaration fut couverte de nombreuses et importantes signatures, parmi lesquelles on remarque celles de nombreux Hauts Bretons. — L'année suivante, en octobre 1920, pour répondre à certains projets concernant la révision de la carte administrative de la France et envisageant le morcellement éventuel de la Bretagne, la revue « l'Hermine » de Rennes, organisa un congrès solennel et lança un referendum pour sonder l'opinion. Plus de 300.000 signatures affluèrent de toutes les parties de la Bretagne, et, quelques jours après, un grand nombre de personnalités, dont certains représentaient des groupes importants, se réunissaient à Rennes, dans la grande salle du Parlement de Bretagne, pour voter le vœu présenté par « l'Hermine », et réclamer au nom de tout le Pays, le respect de nos frontières historiques.

Actuellement on rencontre en Haute Bretagne, mais, surtout, peut-être, en Ille-et-Vilaine, des jeunes gens qui aiment la Bretagne, de toute leur âme. Ils veulent connaître son histoire, sa littérature, s'initier à l'art breton, et même — et c'est sur ce point que je tiens à insister — ils se sont mis avec ardeur à l'étude de la langue Bretonne, qui n'est plus parlée chez nous, depuis des siècles. C'est là un fait inédit dans l'histoire de Bretagne. Et ces jeunes gens, dont quelques-uns sont déjà arrivés à lire, à écrire et même à parler couramment le Breton, appartiennent à toutes les classes de la société: ce sont des étudiants, des séminaristes, des employés de bureau, des ouvriers. Leur désir est de voir le breton devenir chez nous la langue de l'élite. Non contents d'apprendre le breton, ils s'en font les apôtres. Dernièrement, l'un d'eux qui habite la campagne, écrivait à un ami: « J'ai eu le bonheur de décider trois de mes camarades à apprendre le Breton. Fais moi envoyer de suite trois grammaires: il n'y a pas de temps à perdre! » Ces jeunes gens ont de la volonté; ils sont capables de se gêner, de faire des sacrifices, tel ce petit apprenti, qui l'an passé, s'est privé de fumer pour pouvoir acheter des livres bretons, tel cet autre qui, depuis de long mois a mis ses économies de côté, afin de pouvoir

assister au Congrès du « Bleun Brug ». Chez eux le sentiment de l'Honneur breton est très développé. L'un d'eux auquel j'avais cru devoir faire quelques reproches me répondit: « Vous avez raison, un vrai Breton doit avoir une conduite irréprochable. Je ne l'oublierai plus! »... et il a tenu parole.

Je dois signaler un mouvement catholique breton qui commence chez nous Il s'inspire des directives données par « Feiz ha Breiz » et possède une petite revue « Foi-Bretagne », dont les articles sont rédigés en français, sauf toutefois quelques-uns, qui ont déjà été écrits en breton.

Une autre revue, elle aussi éditée à Rennes, « la Bretagne intégrale », dont le directeur est Monsieur Henri Quilgars, défend les intérêts du Pays.

En Haute Bretagne, la masse elle-même, sort, peu à peu, de son indifférence. Dans nos villes on multiplie les fêtes bretonnes; et, à chacune de ces fêtes on chante le « Bro goz », cet hymne qui est pour le Breton l'expression de son amour pour le « Vieux Pays ». Dernièrement encore, pendant la soirée bretonne donnée à Rennes au cours de la « Semaine Sociale » — soirée présidée par son Eminence le Cardinal Charost — le « Bro goz » a été chanté par le barde Fanch Gourvil, de Morlaix, et les assistants reprenaient en chœur le refrain: « O Breiz ma Bro. »

Au début de juillet, une quinzaine bretonne, très réussie a été organisée à Saint-Malo. Un certain nombre de Finistériens et de Morbihannais, en costume national, prêtèrent leur concours. Pendant cette quinzaine les attractions avaient un caractère exclusivement breton: c'étaient parfois de vieilles danses, au son des binious, des luttes; avec le concours des gars de Scaër, des concerts organisés par les diverses sociétés du pays Malouin, mais où on n'entendait guère que de la musique bretonne. Là encore, le « Bro goz » a été chanté plusieurs fois.

Les 16 et 17 août derniers, deux représentations du « Baz Valan », de Louis Giblat, cette pièce d'inspiration si bretonne, ont été données à Paramé, avec le concours d'artistes de la Haute Bretagne et d'une troupe venue de Bannalec. A l'occasion de ces fêtes un certain nombre de jeune filles de la haute société avaient revêtu le costume national.

Telle est donc la situation en Haute Bretagne: une élite intelligente, active et qui grandit chaque jour; la masse prenant goût aux choses bretonnes. C'est déjà quelque chose; mais, il reste encore beaucoup à faire. Voici quelques idées que je me permets de suggérer.

Les Bretons, même cultivés, sont en général d'une ignorance extraordinaire pour tout ce qui touche la Bretagne. Parlez leur de Nomenoë, d'Alain Barbe-Torte, de Jean IV, de Pierre Landais; ils vous avoueront que ces noms là ne leur disent à peu près rien. Faites allusion devant eux à la bataille d'Auray, à celle de Saint-Aubin du Cormier,

au traité du Verger; ils garderont un silence gêné, ne sachant que répondre; ou s'ils veulent parler, vous entendrez sortir de leurs bouches des erreurs monstrueuses, dans le genre de celle-ci que j'ai entendue, maintes fois, au sujet de nos origines: « Les Bretons sont de la même race que les Anglais... » Il n'y a qu'un moyen de faire sortir nos compatriotes de leur ignorance: c'est de leur apprendre leur histoire — L'an passé Son Eminence le Cardinal Charost a prescrit l'enseignement de l'Histoire de Bretagne, dans toutes les écoles libres du diocèse de Rennes. Grâce à cette sage mesure, nos bretons pourront, enfin, être documentés sur des faits qu'il ne leur est pas permis d'ignorer.

Actuellement, je viens de le dire, se manifeste chez les Hauts Bretons, une très grande bonne volonté pour l'étude de la langue. Nous avons à notre disposition quelques livres excellents, en particulier la grammaire et le vocabulaire Français-Breton édités par Monsieur François Vallée. Mais le breton est difficile: il nous faut pour l'apprendre beaucoup d'efforts et de persévérance. Si nous avions d'autres livres, en particulier des manuels de conversation bien faits, le travail pour nous serait simplifié, et ceux qui hésitent à aborder l'étude de notre langue nationale se décideraient plus facilement. Ces livres, destinés à rendre le breton plus accessible à ceux qui veulent l'apprendre, nous demandons à nos frères de Basse Bretagne de les composer, car, pour nous, nous ne possédons pas encore assez l'usage du breton, pour nous livrer à des travaux de ce genre.

Pour développer dans le Haut Pays, le sentiment Breton, traditions de la race. Nous ne pouvons que gagner à vous il faut que nous nous mettions à l'école de la Basse Bretagne. Ici, vous avez conservé la langue, le costume, les traditions de la race. Nous ne pouvons que gagner à vous fréquenter. Le temps n'est pas éloigné, encore, où Hauts et Bas Bretons s'ignoraient presque complètement. Ce qui nous séparait surtout, c'était la langue. Grâce à l'effort accompli par un certain nombre d'entre nous, nous sommes arrivés à mieux vous comprendre. L'an dernier, quelques-uns des nôtres assistaient au Congrès du Bleun Brug à Lesneven. Quelle révélation ce fut pour nous! Quelle douce joie nous avons éprouvée au contact de la Bretagne telle que nous l'avons retrouvée chez vous! Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu nous a rempli d'admiration. Cette année nous sommes revenus plus nombreux et, quand nous retournerons au Pays, nous dirons la beauté des choses que nous aurons vues ici. Merci, messieurs les membres du Comité du « Bleun Brug », merci de nous avoir tendu la main. Ces relations commencées l'an dernier continueront, et, pour notre part, nous en retirerons le plus grand profit.



Afin que cette pénétration de la Haute et de la Basse Bretagne devienne plus intime, je formule le vœu de voir, dans un avenir assez prochain, le « Bleun Brug » tenir, parfois, ses assises chez nous. Ce désir est aussi celui de nombreux Hauts Bretons.

Ce qui me semble d'une importance capitale, c'est d'inspirer à nos compatriotes — et il s'agit ici de tous les Bretons — ce sentiment de fierté dont beaucoup hélas! sont dépourvus. Le Breton est timide; il ne sait pas se défendre. Par crainte d'un sourire moqueur, il va, parfois, jusqu'à renier sa langue, ses traditions, sa religion. C'est là un déplorable travers, contre lequel nous devons réagir de toutes nos forces. Le Breton n'a à rougir, ni de ses origines, ni de son histoire, ni de son costume, ni de sa langue, ni de sa foi. Tout au contraire, il a lieu d'en être fier.

Qu'il me soit permis, à ce sujet de vous rapporter un fait arrivé récemment, lors du concours de gymnastique qui a eu lieu à Laval, il y a quelques semaines.

La société « l'Etoile Sportive » de Saint-Pierre de Plesguen, paroisse de l'arrondissement de Saint-Malo, allait rejoindre son cantonnement, quand sur son passage, un individu s'écria d'un ton quelque peu moqueur: « Tiens voilà encore des Bretons! » Aussitôt le vicaire qui conduisait la petite troupe lui fait signe de s'arrêter, et se tournant vers celui qui venait de l'interpeller: « Oui mon ami », lui dit-il, sur un ton qui n'admettait pas de réplique: « Ce sont des Bretons... Incline-toi et salue! » Stupéfait, interloqué, l'individu en question s'empessa d'obéir, tandis que les assistants admirant la fierté et la bonne tenue des nôtres, les acclamaient en criant: « Vivent les Bretons! ».

En terminant, je voudrais dire, en quelques mots, pourquoi les catholiques ne peuvent assister en indifférents au réveil du sentiment breton: « La Bretagne disparue, disait Calloc'h, ce serait un cierge de moins dans l'Eglise Catholique. »

Quand ils sont venus coloniser le Pays, nos ancêtres possédaient le trésor de la Foi. Nos vieux saints qui les accompagnaient et les guidaient gagnèrent à Jésus-Christ les populations Gallo-Romaines — peu nombreuses d'ailleurs — qui se trouvaient encore sur la Terre d'Arvor (1). Depuis lors l'Armorique devenue la Bretagne est demeurée catholique. Pendant toute la durée du siècle dernier, elle a eu à lutter pour conserver sa Foi. Après la tourmente révolutionnaire, des congrégations d'hommes et de femmes se sont formées chez nous pour enseigner la religion aux enfants; et, après la laïcisation de l'enseigne-

(1) Il s'agit ici des territoires des 7 diocèses bretons d'origine. Les pays de Nantes et de Rennes ne furent incorporés que plus tard à la Bretagne, vers le IX<sup>e</sup> siècle.

ment, les Bretons n'ont reculé devant aucun sacrifice pour fonder, à peu près partout, des écoles libres. Cette foi qu'elle a su défendre et conserver, la Bretagne la répand dans le monde entier. Est-il un pays qui fournisse à l'Eglise autant de missionnaires que le nôtre? La Bretagne, la catholique Bretagne, comme on l'appelle partout, est une des gloires de l'Eglise.

Or, si la Bretagne se débrettonisait complètement, qu'arriverait-il? — Elle perdrait sa Foi. Et ceci est plus sensible encore, dans le pays bretonnant. Quand le Breton abandonne son costume, sa langue, il est bien prêt de délaissier toute pratique religieuse. N'est-ce pas là un fait constaté mille fois? — Et pour tous, Hauts et Bas Bretons, cette pensée que nous appartenons à un pays catholique, par excellence, n'est-ce pas là une sauvegarde? « Noblesse oblige » a-t-on dit. L'honneur breton ne nous oblige-t-il pas à demeurer fidèles à cette Foi que les nôtres ont su garder? — J'ajoute que si le Breton était conscient de sa valeur, de sa dignité, il ne lui arriverait pas, quand il quitte le pays, d'abandonner si facilement sa religion. En dépit des moqueries, en dépit des sarcasmes, il saurait défendre sa Foi, comme il saurait défendre sa langue et ses traditions.

Puissent nos efforts inspirer à nos compatriotes ces deux sentiments, qui me semblent, pour eux, presque inséparables: l'amour de Dieu et l'amour de la Bretagne!



## LE « BLEUN-BRUG »

Le « Bleun-Brug » est une association bretonne catholique qui a pour objet :

a) **En tant que bretonne**, de promouvoir l'idéal breton dans le triple domaine de la littérature, de l'art et de l'économie sociale, — et d'obtenir pour la Bretagne une juste autonomie dans le cadre de la collectivité française.

b) **En tant que catholique**, — de contribuer à rendre à la Bretagne le plein exercice de sa foi traditionnelle.

## L'Union des Eglises galloise et bretonne

CONFÉRENCE DONNÉE A QUIMPER

Le Mercredi 10 Septembre 1924

à l'occasion du Congrès du " BLEUN-BRUG "

**Monsieur, Mesdames et Messieurs,**

Ceux même, parmi vous, qui ne connaissent guère l'histoire de la Grande et de la Petite Bretagnes, — l'histoire de Keumri (Galles) et de Breiz (Armorique), — en savent, certainement, assez pour être parfaitement au courant des relations intimes et suivies qui ont existé, durant plusieurs siècles, entre les Bretons d'Angleterre et ceux de France.

La population est la même dans les deux pays ou, si vous le préférez, les habitants des deux pays appartiennent à la même race, — cultivent les mêmes traditions d'héroïsme civique et religieux, — parlent radicalement la même langue, et, pour la plupart de leurs affaires communes et de leurs relations mutuelles, pourraient même se comprendre entre eux, sans presque aucune étude ni préparation.

Vous savez aussi, Messieurs, que, d'une façon générale, les Gallois et les Irlandais — et depuis longtemps — n'ont guère de sympathie les uns pour les autres ; je crois, pourtant, qu'il y a progrès sous ce rapport et j'espère que, grâce à la bonne volonté des dirigeants chez les uns et les autres, les deux peuples finiront, bientôt, par établir entre eux d'excellentes relations, au triple point de vue commercial, littéraire et religieux. Quant à la haine ou à l'antipathie du Gallois pour le Saxon, elle date du jour où Hengist, le chef des pirates anglo-saxons, mit le pied sur l'île de Thanet, au pays de Kent. Mais, pour les Armoriciens, pour les Bretons de ce pays-ci, quels sentiments leurs cousins de Cambrie ont-ils professés, aussi longtemps qu'ils les ont connus, sinon des sentiments d'amour et d'affection très tendres, — basés sur la consanguinité, d'abord, mais aussi sur la communauté de langue et de traditions ? Permettez-moi de vous en fournir quelques preuves.

Oui, Messieurs, tout ce que peuvent créer d'intérêt ou d'affection mutuelle la communauté des malheurs, la communauté des efforts et la communauté des ser-

vices, — unissant les uns aux autres des hommes déjà unis par la communauté de race et d'origine, — a toujours relié le Pays de Galles à la Bretagne Armoricienne, jusqu'au moment où la libre communication entre les deux rivages de la Manche fut féroce ment rompue par la main de fer d'une autorité tyrannique. Par exemple :

Les anciens Bretons aidèrent les vieux Gaulois à résister à la conquête de César. Sous l'usurpateur Maxime, la Bretagne fut dépouillée de ses jeunes gens, dans le but de fonder des colonies en Armorique et d'identifier l'île et le continent, en leur imposant le même nom. La Grande et la Petite Bretagne (en anglais, Britain and Brittany), dès lors soumises au même despotisme, saisirent toutes deux la même occasion et le même moment pour se libérer du joug de l'Empire romain. Et, quand les Saxons ravagèrent la Bretagne, puis quand les Francs envahirent la Gaule, elles exercèrent, alternativement, les droits de l'hospitalité en faveur des pauvres émigrants qui venaient chercher refuge de l'une chez l'autre. Et, quand le descendant des princes gallois, Henri Tudor, alla de France, à la tête d'une armée libératrice, pour renverser l'usurpateur Richard, c'est à Milford Haven (au sud du Pays de Galles) qu'il débarqua et ce sont les épées de 2.000 Armoriciens qui lui permirent de remporter la victoire de Bosworth Field...

Et l'union religieuse, Mesdames et Messieurs, l'union des Eglises dans les deux pays n'a pas été moins intime ni moins touchante. Le siège de Dol, en Armorique, a été fondé par saint Samson, venu du Glamorgan ; mais le père de saint Samson était un petit prince armoricain, qui avait émigré en Cambrie. Saint Htud, l'un des fondateurs ou des premiers abbés de l'un des plus fameux monastères gallois (celui de Llantwit Major), était armoricain. Saint Paul, qui a donné son nom à la ville et au diocèse de Saint-Pol-de-Léon (Kastel-Paol), en Armorique, était gallois. Saint Oudoceus, l'un des plus illustres évêques du Pays de Galles, était originaire de la petite-Bretagne, où son père avait rang parmi les princes les plus puissants du pays. Saint David (Dewi), le Patron de la Cambrie, fut élevé et instruit par des maîtres armoricains. Les œuvres de saint Teilo (Théleau) étaient également connues et admirées des deux côtés de la Manche. Au début du VI<sup>e</sup> siècle, saint Cadfan (Kadvan) et une vingtaine de nobles Bretons d'Armorique, appartenant à sa famille ou à son entourage, firent voile pour la Cambrie et y devinrent bientôt les fondateurs de nombreuses églises ou monastères. En un mot, le Pays de Galles est couvert de noms de saints bretons ; et la Bretagne armori-



caine a été illustrée par des évêques gallois. Le double catalogue que nous venons d'en donner pourrait être allongé indéfiniment; mais nous en avons assez parlé pour suggérer beaucoup plus que nous n'avons le temps d'en dire. Qu'il nous suffise d'avoir démontré que Cymru et Llydaw, Keumri et Breiz, Wales et Brittany ne sont qu'un seul et même pays, divisé en deux moitiés par un large bras de mer.

Mais remarquez, maintenant, le contraste. La Bretagne armoricaine, de tous les pays du monde, — à moins qu'il ne faille en excepter l'Irlande, — est le gardien le plus tenace et le plus fidèle de l'antique et vraie Foi catholique. Le Pays de Galles, au contraire, — sans qu'il y ait eu de sa faute, d'ailleurs, mais uniquement par suite du malheureux accident de sa position et de sa subjection, — s'est vu, littéralement, ravir sa Foi, ou, en d'autres termes, la vieille Foi y est littéralement morte d'inanition. Le peuple gallois — peuple profondément religieux, par tempérament et par tradition, — ne s'est pas du tout converti au Protestantisme; la Religion est, tout simplement, morte chez lui par suite de la puissance de la persécution et de l'absence forcée de prêtres indigènes ou parlant le gallois. Et, de fait, le Pays de Galles — par le caractère, les habitudes, la mentalité et le tempérament de sa population celtique, — est encore, malgré tout, plus catholique que protestant, à l'heure même où je vous parle.

Par la perte de sa Foi, le caractère du Pays de Galles s'est trouvé mutilé et dangereusement partagé; le Gallois, au point de vue religieux, n'a pas atteint la perfection de la pure et sublime dévotion qu'on admire chez les habitants de la Bretagne armoricaine. Ici, chez nous, croît et fructifie à son aise ce germe de la vie spirituelle — arrosé par la véritable dévotion envers la Très Sainte Eucharistie et la Très Sainte Vierge — qui ne peut guère plus (hélas!) pousser sur les montagnes stériles et les vallées infertiles de la Cambrie. Heureusement qu'existent toujours là-bas les restes de longues et honorables relations, qui n'ont jamais été brisées par la moindre discorde, mais qui, au contraire, ont été souvent ranimées par d'innombrables services et bienfaits mutuels, et ne demandent qu'à être renouées pour attirer sur l'un et l'autre pays de nouvelles et plus nombreuses bénédictions...

Mais, alors, étant donné que les chers Gallois sont — par leur caractère, leurs habitudes, leur mentalité et leur tempérament, comme nous l'avons dit plus haut — plus catholiques que protestants, comment se fait-il que, malgré l'excellence et la capacité des Evêques du Pays de Galles, l'Eglise catholique y ait encore fait si

peu ou pas de progrès, même dans les classes plus instruites ?

Pourquoi? Je crois, Messieurs, que l'une des grandes raisons de ce délai dans la conversion de nos frères de Cambrie, c'est que — jusqu'à tout dernièrement — le Pays de Galles a été traité comme s'il faisait partie de l'Angleterre, c'est-à-dire que les prêtres qu'on y a envoyés ne savaient que l'anglais. Or, sous ce rapport de la langue (et sous d'autres rapports encore), les Anglais et les Gallois, bien que vivant côte à côte, sont aussi éloignés les uns des autres que l'est le Pôle Nord du Pôle Sud. Tout vrai Gallois — à peu d'exceptions près, — même s'il connaît parfaitement l'anglais, ne s'en sert que pour ses affaires et ses relations commerciales. Au foyer et à l'église ou à la chapelle, il ne veut entendre que la langue de ses aïeux! Pour ramener les Gallois à la Foi de leurs pères: « Hên Grêd eu Tadau » il faut donc, nécessairement, des prêtres connaissant et parlant parfaitement leur belle langue.

Où les trouver? Sa Grandeur Mgr Mostyn, naguère Evêque de Menevia et aujourd'hui Archevêque de Cardiff, a bien fondé un Petit Séminaire à Holywell (aujourd'hui, transféré à Aberystwyth), où l'étude du gallois est absolument obligatoire et vivement encouragée. Mais cette étude, naturellement difficile à des jeunes gens de naissance et d'éducation anglaise ou irlandaise, doit être interrompue, nécessairement, durant les six ou sept années que ces jeunes gens doivent ensuite passer aux Grands Séminaires anglais d'Ushaw ou d'Oscott, de Rome et de Valladolid, etc. Et alors?

Il faudrait donc renouveler l'essai qui a déjà été fait et envoyer là-bas des prêtres bretons (et bretonnants). Ces prêtres pourraient, assez facilement, apprendre le gallois et comprendre le peuple qui le parle, — car les Bretons et les Gallois, nous l'avons déjà assez dit, sont du même sang celtique et leurs langues sont sœurs. Et puis, n'est-il pas assez naturel que la Bretagne — qui a reçu de la Cambrie, nous l'avons également démontré, sa Foi et ses Saints les plus illustres — paye sa dette, en essayant la conversion à la vraie Foi de ces frères bien-aimés tombés dans l'hérésie ?

Peut-on espérer qu'elle y réussirait? Et pourquoi pas? L'histoire du Pays de Galles et le caractère du peuple gallois nous fournissent toutes sortes de raisons d'espérer qu'une telle croisade finirait par être couronnée de succès, — plus tôt, peut-être, que nous ne le pensons. L'histoire religieuse de la Cambrie, nous l'avons parcourue, au début de ce trop long discours, fort rapidement, mais assez attentivement pour nous prouver la vérité de ce que j'avance: je n'y reviendrai

pas. Quant à ce qui est du caractère gallois, il est indubitable qu'il y a dans ce caractère, comme dans la nature de tout Celte, quelque chose qui correspond sympathiquement à l'esprit de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Et, puis, l'atmosphère catholique ne constitue-t-elle pas, après tout, comme qui dirait « l'air natal » des Celtes? Voyez notre Bretagne, voyez la chère Irlande: ne sont-elles pas les deux contrées, ou du moins deux des contrées, les plus catholiques du monde entier? Il y a, sans doute, la Haute-Ecosse, — le château-fort du Presbytérianisme le plus étroit, — mais ces Ecosseis étaient aussi catholiques que les Irlandais, jusqu'à ce que leurs souverains hanovriens eussent réussi à arracher le Papisme de leur cœur à coups de sabre et de fusil, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; et, de plus, même en Ecosse, surtout dans les montagnes de l'Ecosse occidentale, combien n'y a-t-il pas encore de paroisses qui n'ont jamais cessé d'être catholiques? Quant à l'île de Man et à la Cornouaille, elles peuvent être rangées, en ce qui concerne leur histoire religieuse, avec l'Ecosse et la Cambrie respectivement. Ne pouvons-nous donc pas supposer que le Calvinisme est, au Pays de Galles, un plant exotique qui ne peut, fort longtemps, se développer ni fleurir sur son sol?

A l'œuvre donc, Mesdames et messieurs! Priez et faites prier, quelquefois, pour la conversion de nos frères de Grande-Bretagne, — aidez, par vos aumônes, la propagande catholique et les paroisses et missions catholiques des deux diocèses gallois, — et, enfin, envoyez-y des prêtres ou allez-y vous-mêmes, pour travailler à la gloire de Dieu, l'honneur de la sainte Eglise et le salut des âmes: « Messis quidem multa, operarii autem pauci; rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam. — An eost a zo puih, met an eosterien a zo nebeud anezo; pedil eta Mestr an eost da gas labourerien d'hen dastum »... Chantons donc tous en chœur:

Breudeur, ni glev ho klemmou,  
Eus an tu all d'ar mor ;  
D'ho mouez ha d'hoc'h ezommou,  
Hor e'halon 'zo digor ;  
Ni a roio aluzen  
Evit sikour ho pro ;  
Ni a zavo beleien  
Ha d'eoec'h ni o c'haso.

G.-M. TREBAOL, O. M. I.

# AR C'HORN-BOUD

KANNAD MIZIEK

## Kevredigez ar "BLEUN-BRUG"

### L'Ecole dans la Famille <sup>(1)</sup>

MONSEIGNEUR, MESDAMES, MESSIEURS,

Dans une de ses poésies d'inspiration si pathétique et si élevée, notre grand et regretté Calloch disait:

« Dieu vous aime, mon pays, car vous portez la race fière des Bretons, le peuple sans souillure qui vit sur le sol de Bretagne en attendant que vienne son heure de parler au monde. »

Gouenn glan er Vretoned e viu e Breiz-Izel  
En ur hortoz en de de lar't he gir d'er Bed.

Nous pouvons dire que **Bleimor** a hâté cette heure, plus qu'aucun de ses devanciers. Son œuvre n'est pas un travail de folklore, ni de transposition, ni d'adaptation, mais une œuvre éminemment originale et personnelle façonnée jusqu'aux mots eux-mêmes de sa chair et de son sang, une œuvre à laquelle rien n'a servi de modèle, où pas un tour, pas une expression ne sent l'emprunt ni l'imitation, une œuvre de tout point nôtre comme elle est sienne et dont l'accent puissant et grave a déjà ébranlé les âmes de tous ceux, à quelque race qu'ils appartiennent, qui en ont eu connaissance.

Mais Calloch, sitôt affranchi, a voulu à son tour affranchir ses frères. Il savait que, parmi eux, des voix innombrables feraient écho à la sienne le jour où le verbe breton, dans son intégrité, leur serait enfin rendu. Il gémissait sur l'impuissance de ses compatriotes qui n'ont, en réalité, aucune langue pour exprimer leur âme: il gémissait de voir ces intelligences s'anémier, s'atrophier, faute d'être mises en possession totale de leur langue maternelle. Sans répit, il cherchait à résoudre ce problème angoissant, concilier les deux courants, breton et français qui, au lieu de s'entraider, se contraient, se neutralisent à l'école, c'est-à-dire au point même où, de leur jonction, devrait jaillir la vie et la lumière. L'enseignement bilingue n'est pas une utopie, cependant; les voix les plus autorisées l'ont dit et répété: il ne faut à l'enseignement bilingue qu'une méthode et des maîtres façonnés à cette méthode. Ils viendront, mais en attendant...

**Bleimor** avait discerné qu'il y avait quelque chose à faire utilement en dehors de l'école. Agir sur l'école ne suffirait pas,

(1) Rapport lu au Bleun-Brug de Quimper, le 10 septembre dernier.

si l'on n'agissait en même temps sur la famille. La famille est la source vivante, jaillissante du langage que l'école analyse et codifie. Si la source s'épuise, quel remède l'école peut-elle y apporter? La langue bretonne a, de fait, d'autres ennemis que l'école, ennemis qui ont accès dans le milieu familial. D'autre part, si l'enfant est inaccessible à l'école aux influences bretonnes, au foyer familial, malgré certains préjugés, rien n'empêche qu'il reçoive les éléments d'une culture conforme à ses goûts. Il faut atteindre la famille, mettre l'école dans la famille: il faut, en attendant mieux, apprendre aux petits Bretons, par le moyen d'une organisation quelconque extra-scolaire, à lire et à écrire leur langue. Impossible d'aborder en Bretagne une entreprise de renaissance profonde, durable, si le peuple ne sait pas, au préalable, lire et écrire suffisamment sa langue.

Te, yez koz, eo buhe Breiz, disait un autre Barde. Saper la langue, — ou ce qui revient au même, la laisser dépérir, — c'est saper la pierre angulaire de l'édifice national, c'est détruire dans l'œuf les plus hautes destinées de notre peuple; c'est lui ravir, à tout jamais, l'espoir de parler au monde et le condamner à n'être que le truchement des autres.

Cette idée de sauver la langue dans la famille et par la famille avait germé, vers l'année 1907, dans l'esprit de quelques militants bretons du pays de Tréguier. Quelques-uns vivent encore: je nommerai entre tous le chef et le maître, le vénérable M. Le Clerc (Kloareg ar Wern) ancien professeur au collège de N.-D. de Guingamp; un autre encore, M. Coroller (Gwelias) qui s'est éteint l'année dernière et dont la mémoire sera pieusement conservée au milieu de nous. Pour ceux-là et pour quelques autres, l'enfant, espoir de la famille, mainteneur de la famille, était aussi l'espoir et le mainteneur de la langue et, à ce titre, tous les efforts devaient converger sur sa personne.

Messieurs, je ne vous retracerai pas la période de sept années (1907-1914) au cours de laquelle la Breuriez ar Brezoneg de Tréguier, bientôt suivie par la Bredieh de Vannes entreprit, de paroisse en paroisse, de créer des groupements d'enfants, de les intéresser à l'étude de leur langue, de leur histoire, de leur musique, au moyen de fêtes locales avec pièces de théâtre, concours, des tombolas.

A l'appui de son action, je citerai seulement un témoignage, celui de Bleimor, daté de 12 octobre 1915. Il écrit à M. Achille Collin:

« Les Breuriez ar Brezoneg du Vannetais et du Tréguier étaient avant la guerre — avec le théâtre, le seul champ d'action fécond que nous possédions. La guerre est survenue juste au moment où de concert avec mon maître, M. Loth, professeur au Collège de France et diverses autres personnalités, nous allions élaborer une organisation destinée à étendre ce champ d'action. Mais si je vis, cela reviendra sûrement sur l'eau à la fin des hostilités. Si je meurs, j'espère que d'autres s'empareront du projet et feront tout pour l'exécuter. »

Ces paroles nous traquent, à nous les survivants, notre devoir qu'est de reprendre, dans l'esprit et selon la méthode de Calloc'h, la propagande des Breuriez ar Brezoneg.

Par une coïncidence imprévue, le projet qu'il élaborait et qui était resté dans ses papiers m'est parvenu il y a quelques semaines. L'ami intime du Barde, M. le docteur Léon Palaux,

l'avait eu en sa possession et a bien voulu me l'adresser et m'autoriser à le publier.

Voici la teneur de ce document:

## AR BREZONEG BEO (?)

### Projet de Statuts

#### I. — BUT

ARTICLE I. — Sous le titre de..... il est fondé en Bretagne, une Ligue pour la défense, l'enseignement et la culture de la langue bretonne. Le siège social est..... domicile du président.

ART. II. — Le but de Ligue est de recueillir, au moyen de cotisations et de souscriptions, des fonds destinés à soutenir les œuvres consacrées à l'enseignement du breton: *Breuriez ar Brezoneg* en Tréguier, *Bredieh er brezoneg* dans le pays de Vannes. Le plus tôt possible, la Ligue aidera à la création d'œuvres analogues en Cornouailles et en Léon.

ART. III. — Une partie des fonds recueillis par la Ligue sera employée à la publication et à la diffusion abondante de petits livres en breton, destinés à faciliter l'enseignement de cette langue: grammaires, histoires, géographies, morceaux choisis, agriculture, arithmétique, hygiène, etc...

#### II. — COMPOSITION

ART. IV. — La Ligue aura à sa tête un Comité de direction composée comme il suit: un président, 3 vice-présidents, trois secrétaires, un trésorier, plus quatre? membres.

ART. V. — Le Comité de direction n'est pas élu par les ligueurs. Il se recrute lui-même. Le président du comité a voix prépondérante.

ART. VI. — L'ensemble de la Ligue se compose de membres qui s'engagent à verser tous les ans une cotisation. La première année, pour faciliter le bon lancement de l'œuvre, les ligueurs sont invités à verser à l'avance la cotisation de 3 années successives ou plus, s'ils le désirent. Toutefois cela n'est pas obligatoire.

ART. VII. — Voulant englober dans un vaste mouvement pour leur langue tous les Bretons, pauvres ou riches, il a été décidé que les cotisations seraient multiples, chacun choisissant, non celle qu'il veut, mais celle qu'il peut donner. L'échelle s'en établit ainsi: 0.25; 0.50; 1 fr.; 3 fr.; 5 fr.; 10 fr.; 20 fr.; 50 francs.

ART. VIII. — Recevront le titre de membres fondateurs, les ligueurs qui auront versé la première année une cotisation de 300 fr. Un versement annuel de 100 fr. donne droit au titre de membre bienfaiteur.

ART. IX. — Par les soins du Comité de direction, une section de la presse et publicité sera constituée. Elle aura la charge de lancer dans tous les journaux, où cela sera possible, une souscription annuelle en faveur de la langue. A elle principalement reviendra le soin de la propagande.

ART. X. — Les Breuriez ar Brezoneg créées ou à créer resteront autonomes. Elles devront seulement justifier de l'emploi des fonds alloués par le Comité.

Les Vice-présidents,

Vu: le Président,

Les Secrétaires,

Le Trésorier,

Les Membres,

S'il y a lieu, retranchez ou ajoutez. (Bl.)



A ce document, M. le D<sup>r</sup> Palaux a joint les précisions suivantes : Dans la pensée de Calloc'h, la Ligue fondée sous le titre de **Ar Brezoneg beo** devait se borner à secourir les **Breuzier ar Brezoneg** : « Les autres œuvres sont certainement intéressantes et utiles, mais ne soyons pas trop ambitieux, disait-il; allons au plus urgent qui est d'enseigner la langue aux enfants bretons habitant la Bretagne. Ceux-là seuls peuvent quelque chose pour son salut. »

Pour le comité de Direction, ajoute M. le D<sup>r</sup> Palaux, il proposait les noms suivants: MM. Loth, Ernault, Vallée. Le président eût été M. Loth, les vice-présidents devant être MM. Ernault et Vallée.

La **Breuzier ar Brezoneg** du Tréguier s'est reconstituée il y a 3 ans; elle compte 360 enfants de 9 à 14 ans; elle a rétabli les concours de lecture et d'écriture dotés de prix. Mais ses ressources sont plus que modestes. La progression, par suite, est peu rapide; il faudrait donner à la fois au mouvement plus d'envergure et plus de ressources. Le projet Calloc'h y pourvoit à merveille. Ce n'est pas une plus grande extension que nous voulons ici créer, ce n'est qu'une plus grande extension que nous voulons donner à une œuvre déjà existante, et ne convient-il pas d'utiliser pour cela la circonstance présente qui réunit ici un nombre considérable de Bretons?

Je vous demande donc, Messieurs, à titre de représentant de la **Breuzier ar Brezoneg** du Tréguier, de vouloir bien voter en principe la nomination d'un Comité provisoire de trois membres, choisis parmi les membres du B. B. ici présents, chargés de prendre contact avec les personnalités désignées par Calloc'h pour que le Comité de direction de la Ligue: **Ar Brezoneg beo**, soit constitué dans le plus bref délai possible.

Le Comité provisoire sitôt rempli son mandat, en rendra compte au président du **Bleun Brug**.

Je ne veux pas pousser plus loin ce rapport. La **Langue bretonne** trouvera son emploi dans la **vie publique** quand elle sera épanouie dans le milieu familial, c'est-à-dire, quand des familles bretonnes attachées à leur langue, à leur histoire, entrant en toujours plus grand nombre, en relations les unes avec les autres, formeront ici et là des noyaux de plus en plus compacts.

Les groupes d'enfants des **Breuzier ar Brezoneg** sont les premiers éléments de ces groupes de familles, comme ils peuvent devenir une pépinière très féconde de jeunesse bretonne catholique.

Je termine par cette conclusion pratique: Les membres du Congrès du B. B. réunis à Quimper, considérant:

Que le meilleur moyen de régénérer la langue bretonne est de la fortifier au sein de la famille en utilisant la méthode des **Breuzier ar Brezoneg** qui ont pour but d'exercer dans les cantons bretonnants une propagande continue et permanente;

Considérant, d'autre part, qu'il convient de procurer aux **Breuzier ar Brezoneg** **publicité** et **ressources**, décide que:

Trois de ses membres désignés séance tenante, (1) recevront la mission de transmettre, sans retard, aux personnalités désignées par Calloc'h, le mandat de mettre sur pied la Ligue **Ar Brezoneg beo**.

Y. LE MOAL.

(1) MM. le chanoine Uguen, le D<sup>r</sup> Picquenard et Yv. Le Moal furent aussitôt désignés pour remplir le vœu du barde Bleimor.

## L'Esprit de Calloc'h

*Bretagne, langue bretonne, enfant.*

### III

Les quelques réflexions parues dans les numéros de juin et juillet de **Feiz ha Breiz**, au sujet de la personnalité et des idées de Calloc'h, ayant attiré l'attention de l'un de ses amis, M. le docteur Léon Palaux, celui-ci voulut bien m'adresser la communication suivante:

« L'esprit de J. P. Calloc'h est bien celui que vous définissez. Moi qui l'ai connu depuis son entrée au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Aray jusqu'à sa mort, je puis vous assurer que les idées dont il a vécu se résumaient en celles de **Feiz ha Breiz**. Et il a partré au monde en Breton et en catholique, en termes magnifiques qui font l'admiration de tous ceux qui le lisent. Il doit être notre modèle; il eût été notre maître et notre guide, si le bon Dieu l'eût permis, dans la tâche si belle qu'il voulait entreprendre pour la défense et l'enseignement de la langue bretonne. Il l'eût fait avec cet esprit de croyant, persuadé qu'il ne pouvait se faire de bon travail en Breiz qu'en tenant compte des traditions chrétiennes de notre peuple. J'étais toujours en communion d'idées avec lui, il m'a toujours fait part de ses projets. Il songeait, en effet, à l'établissement d'une Ligue pour la défense de la langue bretonne. Je vous adresse ci-joint un projet de statuts écrit de sa propre main. Il les soumit à plusieurs personnalités du mouvement breton et je sais que notre bon vieux maître, M. Loth, les approuva et ne cessa de stimuler l'ardeur de **Bleimor**.

Lui mort, qu'il serait beau et consolant de voir sa volonté se réaliser, son programme être appliqué!... »

Je crus devoir faire usage du projet de statuts si opportunément remis entre mes mains et en donnai lecture au **Bleun Brug**, à Quimper, en l'accompagnant de quelques commentaires et d'un vœu tendant à faire donner corps, le plus tôt possible, au dessein de Calloc'h.

Trois raisons principales me semblent, en effet, militer en sa faveur.

Tout d'abord, il est susceptible de réaliser, avec le minimum d'inconvénients et le maximum d'avantages, l'entente entre les diverses fractions du mouvement breton. Le **Cartel** ne peut avoir de fondement plus ferme, et de point de départ plus rationnel. « L'union générale, vraie et efficace, des Bretons, ne peut se faire que sur le terrain de la langue », écrivait L. D. dans **Buhez Breiz** de janvier 1924. Il n'existe pas, assurément, de terrain plus favorable à l'union des bonnes volontés; et il n'en est pas qui la requière avec plus d'insistance.

En second lieu, cette extension donnée à la propagande de la langue écrite ne peut aller sans une unification progressive réalisée par l'emploi d'un même organe pour les trois régions de Tréguier, Léon et Cornouaille. Tous ceux qui se sont occupés des enfants ont pu voir avec quelle facilité un petit Trégorrois adopte, à la lecture, les formes du dialecte du Léon remarquable par sa « bonne accentuation ». Il adoptera également

un vocabulaire nouveau, pourvu que l'on procède à cet égard avec méthode et prudence. L'essai vaut d'être tenté.

Enfin, le moyen préconisé par Calloc'h pour populariser l'enseignement de la langue bretonne parall. dans l'état actuel des choses, le seul à pouvoir donner des résultats appréciables. L'on sait que la Ligue qu'il projetait devait pourvoir de ressources et de publicité les **Breuriez ar Brezoneg** en fonctionnement avant la guerre en Tréguier et en Vannes. Calloc'h n'avait qu'une foi médiocre dans la propagande bretonne exercée par l'école. Quel qu'il soit, le maître d'école est esclave des programmes et de quels programmes! On les qualifia suffisamment en disant qu'ils ont pour auteurs des disciples de ceux qui sacrifièrent les libertés bretonnes, c'est-à-dire la Bretagne, sur l'autel de la Liberté. A l'école laïque, l'esprit révolutionnaire règne sans conteste; à l'école chrétienne, il lutte contre l'influence bienfaisante des livres et des maîtres par des procédés divers dont l'un consiste à prévenir l'opinion contre tout enseignement où la langue bretonne aurait une place, si minime fût-elle.

Cette exclusion du breton — et par « breton », il faut entendre un système d'éducation tout autant qu'une nouvelle méthode pédagogique, — tient donc à une question de principes. Aussi est-ce, pour ainsi parler, par un mouvement d'ensemble embrassant toute la position ennemie que l'on pourra l'emporter aussi sur le point que nous visons; au fléchissement général que nous constatons, il faut remédier par des rétablissements simultanés qui entraîneront un redressement total dont nous bénéficierons dans notre sphère.

Calloc'h en était certainement convaincu. Il s'intéressait à toutes les initiatives généreuses; mais, comme il le disait à son ami, M. Palaux: « Allons au plus urgent qui est d'enseigner la langue bretonne aux enfants de Basse-Bretagne. Ceux-là seuls peuvent quelque chose pour son salut... » Il spécialise donc donc son action et la résume ainsi: Bretagne, — langue bretonne, — enfant.

D'un coup d'œil, il saisit la valeur de cet instrument de propagande qu'est la **Breuriez ar Brezoneg** et il se propose de le perfectionner par tous les moyens en son pouvoir. C'est le but du « Brezoneg beo », dont les statuts existent écrits de sa main.

Il proposait pour le Comité de direction les noms suivants: MM. Loth, Ernault, Vallée...

A Quimper, Mgr Duparc désigna lui-même le Comité provisoire chargé d'entrer en relations avec les personnalités susdites, en vue de réaliser le vœu de Calloc'h...

La langue bretonne ne saurait indéfiniment attendre. « Le feu est à la maison! » nous cria M. Moeuer, dans le dernier numéro de **Buhez Breiz**... « Notre langue est menacée et gravement menacée... » Et il multiplie les preuves...

Nous les connaissons d'avance.

Il conclut: « Il faut agir! » Oui, il faut agir, agir en plein accord, avec méthode, avec décision, avec la volonté d'aplanir les difficultés qui s'opposeraient ou qui nuiraient à l'action commune. Car, selon une parole qui s'applique ici avec une précision terrible: « Les faits ont mis les vérités à nu... Ce n'est plus la doctrine méconnue que l'on entend; ce n'est plus la conscience incoutée qui crie; les faits parlent leur grande voix. La vérité quitte les hauteurs de la parole; elle entre dans

le pain que nous mangeons, dans le sang que nous vivons; la lumière est du feu. Les hommes se voient entre la vérité et la mort... Auront-ils l'esprit de choisir? »

Y. L. M.

## ESSAI SUR LA QUESTION BRETONNE

### Quelques réponses et appréciations

Ces pages que M. le Docteur Léon Palaux a rédigées d'après ses souvenirs renferment la pensée de Calloc'h au sujet de la question bretonne. M. Palaux nous les a données aussi en réponse personnelle à notre enquête. Qu'il en soit vivement remercié.

« Pour connaître la pensée de J. P. Calloc'h, je me rappelle lui avoir posé, un jour, cette question. Quel intérêt y a-t-il, pour nous, à conserver, à défendre la langue bretonne? Quelle importance attaches-tu à la langue bretonne? Et les idées que je vais vous exposer sont les siennes devenues aussi les miennes.

Pour nous, catholiques, il y a un grand intérêt à la conserver, à la défendre « *Feiz ha Breiz* », il y a un lien intime entre ces deux faits. Il est à craindre que la disparition de la foi en Bretagne ne détermine la disparition de la langue et des traditions bretonnes. Cette langue nous vient de Dieu; c'est un don de sa bonté; ce serait gravement l'offenser que de mépriser ce bien qu'il nous a donné. C'est une richesse que nous devons faire fructifier.

— Mon ambition, disait Bleimor, est de voir notre langue, notre littérature se développer, se perfectionner, prendre une place honorable parmi celles des autres pays. — Et mettant ses idées en pratique, il utilisa sa langue maternelle pour exprimer son âme, pour parler au monde. Il l'a fait si magnifiquement, que le monde a écouté, émerveillé, cette voix, celle « du grand poète de la Bretagne, et plus que cela un poète de l'humanité. » La preuve est donc faite que le breton peut produire des œuvres remarquables, marquées au coin de la durée, qu'il peut enrichir le Trésor intellectuel du monde.

Tout en tenant compte que le sentiment entre, pour une part, dans la défense de notre langue, il y a d'autres raisons pour nous de la cultiver. Certes, elle est l'une des plus anciennes langues de l'univers; elle nous relie aux générations du passé qui s'en sont servi pour exprimer leurs sensations, leurs sentiments, leur volonté. C'est en elle que nos pères ont déposé les trésors de leur expérience. Pour notre dignité propre, nous devrions l'aimer et l'enseigner à nos enfants. Ce n'est pas une langue pauvre et squelettique, comme certains le prétendent; elle peut s'exercer dans tous les champs de l'activité intellectuelle. Conservons-la pour garder son originalité à notre pays; protégeons-la, elle est l'âme bretonne.

Elle est aussi un ferment de civilisation: « Quand on enlève à un enfant sa langue maternelle, écrit M. Bréal, on lui enlève

sa vie morale ». Nous devons nous servir du breton pour l'éducation de notre peuple, pour lui inspirer l'amour du foyer, l'attachement du sol natal.

L'éducation moderne, à l'heure actuelle, est révolutionnaire; à l'école, on inspire à l'enfant le mépris de la langue de ses aïeux, de tout ce qui touche à son pays; on ridiculise ses traditions, ses coutumes; on travaille à la destruction de ses mœurs, on arrache de son cœur l'amour du foyer. Et nos compagnes se désertent, la main-d'œuvre y devient rare; le jeune homme s'en va vers l'usine grossir le groupe des déclassés, des mécontents, des révolutionnaires.

Il y a intérêt pour les Bretons à bien connaître leur langue et, par elle, le français. La connaissance de deux langues donne une supériorité incontestable à celui qui les possède sur celui qui n'en connaît qu'une: En enseignant le français au petit Breton, au moyen de sa langue, nous relèverons le niveau intellectuel de notre pays.

Il n'y a aucun intérêt à supprimer la langue bretonne. Il est douteux que le peuple parle mieux le français après sa suppression; bien au contraire, comme le dit M. Aurouze: « Il se laissera guider par la fantaisie du moment qui ne sera pas toujours délicate et distinguée; ne sachant plus s'exprimer dans la vieille langue de sa race, il se ravallera dans le plus ignoble des patois ». J'en ai la preuve journalièrement; résidant actuellement dans le Bas-Maine, aux Marches de Bretagne, il m'arrive fréquemment de ne pas comprendre les gens de la campagne qui parlent un patois, véritable déformation des vocabulaires français. Et quand je demande aux jeunes gens pourquoi ils ne parlent pas le français qu'on leur enseigne à l'école, ils me répondent: « C'est pour parler comme nos parents ».

Notre langue n'a aucune valeur commerciale, nous objecte-t-on fréquemment. Il est vrai qu'en notre siècle d'utilitarisme, chaque chose se juge d'après sa valeur en billets de banque, d'après ce qu'elle peut rapporter en argent. Il ne devrait pas être parlé de valeur commerciale quand il s'agit d'une langue. Néanmoins, comme la langue bretonne est parlée et sera encore longtemps parlée en Bretagne, tous les Bretons devraient s'en servir dans leurs tractations; elle leur serait d'une grande utilité. J'ai un ami, breton de naissance, mais ayant oublié sa langue maternelle, qui est à la tête d'une grosse maison d'affaires, en pleine région bretonnante; il a dû faire appel à des employés sachant le breton, sinon sa maison périssait.

Donnons surtout à notre langue une valeur intellectuelle et morale, en nous en servant pour traduire les pensées les plus nobles.

Je vous prie de vouloir bien m'accorder toute votre indulgence pour cette longue lettre, mais j'ai voulu répondre, bien mal certainement, à votre enquête si intéressante.

Docteur Léon PALAUX,  
Bais (Mayenne).

## La langue bretonne au pays nantais <sup>(1)</sup>

Monseigneur, mes chers Compatriotes,

Ce n'est pas sans émotion que je prends aujourd'hui la parole, dans cet Etablissement où, il y a un demi siècle, je suivis les cours comme élève.

Quand M. l'abbé Perrot m'a demandé de faire un rapport sur les Bretons bretonnants du pays nantais, j'ai accepté son invitation avec plaisir. C'était d'ailleurs mon devoir d'encourager toute initiative ayant pour but le développement de la cause bretonne.

Je viens aujourd'hui vous entretenir des Bretons Bretonnants de Nantes, des débuts et des progrès de notre entreprise. Mais comme je relève de maladie, j'ai dû abréger mon rapport.

Il y a quelque temps, me trouvant à Paris, j'allai rendre visite à un compatriote. On me répondit qu'il venait de partir pour la Bretagne, avec sa femme et ses enfants, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer. Qu'était-ce que cette Bretagne si proche? A leur arrivée, j'eus l'explication. Les Bretons de la Capitale, lorsqu'ils vont passer leur après-midi du dimanche au Foyer Breton, appellent cela aller en Bretagne.

A partir de ce jour, l'idée de fonder un Foyer Breton à Nantes est devenue chez moi une obsession.

Ayant fait imprimer quelques tracts, je les distribuai dans mon entourage.

Plusieurs de mes compatriotes me manifestèrent le désir de se grouper en une association qui aurait pour titre: l'Association des Bretons bretonnants de Nantes. Je pris l'initiative d'organiser, à cet effet, une réunion préparatoire, qui eut lieu dans la salle du Patronage de St-Martin, à Chantenay. Cette réunion eut le plus large succès.

Les Bretons bretonnants se comptent par milliers à Nantes. Groupés dans une association, ils constitueront une force avec laquelle il faudra compter. L'association s'abstiendra rigoureusement de faire de la politique. Elle est amicale et philanthropique. Elle se propose d'entretenir entre ses adhérents le souvenir du pays natal, d'établir entre eux des relations de fraternelle et cordiale camaraderie, de défendre enfin leurs intérêts par l'entraide de la plus efficace solidarité.

Quelques jours après, nous dressions notre programme. Le mois suivant, les statuts étaient approuvés et le bureau définitif constitué.

Ce n'est pas sans difficulté que j'ai réussi à grouper des adhérents. Vous savez, mes chers compatriotes, que le Breton est farouchement individualiste.

Les Bretons bretonnants constituent une force imposante, à Nantes. Combien sont-ils en cette ville? D'après mon évaluation, ils sont, au bas mot, plus de dix mille. Ancien conseiller municipal de Chantenay, et établi à Nantes depuis une quarantaine d'années avec la qualité d'entrepreneur, il m'a été facile de me documenter à ce sujet.

Notre association a déjà fait parler d'elle. Elle organise, tant

(1) Rapport lu au Bleu-Brug de Quimper, le 10 septembre dernier.



au Foyer qu'au Patronage de Chantenay, des réunions extrêmement intéressantes, qui ont obtenu un triomphal succès.

Sur la demande d'un certain nombre d'adhérents, un appel, rédigé en langue celtique, a été distribué. « Va C'hevrouz ker, furnez Breiz a lavar d'eomp. Al laouenan a gar atao toenn ha kornig e vro. »

Jamais proverbe n'a été plus vrai. Pourquoi a-t-on fondé l'Association des Bretons bretonnants, où nous nous trouvons groupés ainsi que des enfants autour de leur mère? C'est pour glorifier notre mère commune, notre Basse-Bretagne bénie. Écoutez donc la voix de notre Basse-Bretagne ainsi que nous avons écouté la voix de notre mère. Elle nous dit: « Je veux que la paix et l'union règnent parmi vous, Breton du Léonais, tends la main au breton du Trégor, au breton de la Cornouaille et au breton du pays vannetais. Je ne fais aucune différence entre le royaliste et le républicain. Vous êtes tous mes enfants, et je vous ouvre à tous les bras avec un amour souriant. »

Voilà ce que nous dit la voix de notre petite patrie. Aimons-nous les uns les autres. Groupons-nous, puisque aussi bien il nous a fallu nous exiler du pays natal pour venir à Nantes en quête du pain quotidien. Oh! je sais bien, beaucoup d'entre nous gardent, tout au fond de leur cœur, l'espoir tenace de s'en retourner en Basse-Bretagne avant la fin de leur existence. C'est là qu'ils seraient heureux de vivre leurs dernières années, et quand l'Ankou, avec sa fatale charrette viendra les chercher, c'est là qu'ils voudront dormir leur dernier sommeil: dans le sol sacré du cimetière de leur paroisse, au pied de la croix, à côté de leurs aïeux, en attendant le jugement général.

Quand l'idée d'un groupement de Bretons bretonnants fut lancée à Nantes, on accueillit l'initiative avec un certain scepticisme. D'avance on croyait les efforts voués à un piteux échec. Pourtant les événements nous ont donné raison. Aujourd'hui, l'Association est forte de 170 membres. C'est peu encore, j'en conviens, mais patience! Paris, non plus, ne s'est pas fait en un seul jour. C'est peu, et c'est beaucoup, si l'on veut se rendre compte de la difficulté: le Breton est rebelle à toute association.

Aujourd'hui, l'élan est donné. Autour de ce noyau, composé d'hommes enthousiastes et déterminés, viendront, à bref délai, tous les vrais Celtes résidant à Nantes et aux environs.

Quoi qu'il en soit, le groupement est, d'ores et déjà, assuré de vivre. Il croîtra et prospérera, suivant les lois de la vitesse acquise. Il grandit sans cesse.

Lors de sa fondation, l'Association avait en vue l'édification d'un Foyer breton. Comment se procurer les ressources nécessaires? Problème difficile à résoudre. Il a pourtant été résolu. M. le Curé de Chantenay mettra à la disposition du groupement le terrain ou s'élèvera la construction projetée. D'autre part, un prêtre généreux, à l'âme apostolique et d'une grande intelligence a fourni les fonds qui couvriront, en grande partie, les frais de l'entreprise. Il faut espérer que tous ceux auxquels la cause bretonne n'est pas indifférente et à qui Dieu a départi une large part des biens de ce monde, viendront à leur tour, participer à la mise au point de cette œuvre d'apostolat, dont l'importance exceptionnelle ne leur échappera pas.

Dans quelques mois, au plus tard, l'édifice destiné à abriter le Foyer Breton sera construit.

Qu'est-ce que le Foyer? Son but est de s'occuper des intérêts moraux et matériels des Bretons bretonnants de Nantes et de la région. C'est une maison de famille où les Bretons se trouvent chez eux, où ils communient dans le culte du pays natal, de sa langue millénaire, de ses mœurs patriarcales, de ses croyances religieuses, de ses coutumes, de ses costumes, de ses chansons et légendes prestigieuses, auxquelles les de la Villemarqué, Luzel, Anatole Le Bras, Th. Botrel, ont su donner un si puissant relief.

On voit tout de suite que le Foyer est aussi un lieu de distractions saines et de délassement. Revues Bretonnes, autres lectures amusantes et instructives, jeux divers, parmi lesquels il convient notamment de citer un jeu de boules, un jeu de quilles, rien n'y manque. On peut ainsi contrebalancer le cabaret et combattre l'alcoolisme.

Le Foyer veut aussi être un agent de liaison entre le patronat nantais et la main d'œuvre bretonne. Les émigrés de la lointaine Armor, tous les Bretons bretonnants de Nantes en quête d'un emploi trouvent, à son Bureau de placement gratuit, un accueil cordial, un souci empressé de les tirer d'affaire et de les mettre à même de gagner le pain quotidien dans les meilleures conditions possibles.

On était surpris que, dans une ville comme Nantes, il n'existât pas de Foyer breton, alors que des organisations du même genre sont si prospères dans d'autres villes de moindre importance. Cette regrettable lacune est enfin comblée.

Voici, d'après un journal de Nantes, le compte-rendu de l'inauguration du Foyer breton. « La séance débute par une allocution du Président. Celui-ci appelle au succès de l'œuvre toutes les bonnes volontés bretonnes de la ville et de la région. M. le Président donne ensuite la parole au sympathique conférencier, M. le baron de Wismes, président de la société académique, qui tient le très nombreux auditoire, une heure durant, sous le charme de sa parole nuancée, imagée et pittoresque. M. de Wismes passe en revue les petits métiers pratiqués, tant à Paris qu'à Nantes, avec une familiarité charmante, et spirituelle toujours, toujours amusante, ironique souvent, avec une verve savoureuse. Sans emphase, il fait en somme, le tour de l'ingéniosité humaine. Il y a là à l'écouter, l'oreille tendue, des gars et des filles de toute la Bretagne bretonnante. Les hommes malheureusement n'ont pas gardé leurs costumes d'autrefois; mais les femmes, pour la plupart, ont conservé le leur. L'on remarque dans l'assistance de jolies Foucennantaises, des bigoudennes de Pont-l'Abbé, des « penn sardin » de Douarnenez, aux coiffes si seyantes et si caractéristiques, qui, à chaque anecdote du brillant conférencier se poussent gentiment du coude, avec un petit rire muet, où se lit leur contentement et leur joie. M. de Wismes est l'objet d'unanimes acclamations. Breton lui-même, il est l'ami des Bretons bretonnants. Une fois de plus, et Dieu merci, ce ne sera pas la dernière, il le prouve d'une façon supérieure, en prenant tout droit le chemin de leurs intelligences et de leurs cœurs. Puis les auditeurs, dans un bruit de bouchons qui sautent, au milieu de rires qui fusent, débouchent quelques bouteilles d'excellent cidre, et verre en main, s'attendent prospérité et longue vie à l'œuvre. Les uns s'attablent ensuite dans la salle de réunion pour se livrer à de passionnantes parties de cartes ou à la lecture des journaux et revues rédigées

pour beaucoup en langue bretonne, tandis que les autres se dispersent dans la cour du Foyer, où ils exercent à qui mieux mieux leur force et leur adresse en jouant aux quilles.

Depuis la fondation de l'association, de nombreuses séances récréatives ont été données aux adhérents, à leurs familles et à leurs amis. Des conférences instructives et attrayantes ont été faites par des hommes de talent et ont obtenu un succès considérable. Une mention spéciale à notre éminent compatriote Théodore Botrel.

Dans la première année, nous avons dépensé près de 6.000 fr., exactement 5.997 fr., ainsi répartis: cotisations, 782 fr., vente de billets de tombola, 1.182 fr., valeur des lots de tombola, offerts gratuitement à l'œuvre: 2.913 fr.; dons reçus: 1.206 fr. Ces jours derniers, j'ai été informé que, sur ma demande, le Conseil municipal de Nantes accorde une subvention annuelle de 400 fr. au Foyer breton. Un journal de Nantes m'a représenté, sous des dehors frustes, « bravant les ironies et les hostilités, il s'est fait dans notre ville le missionnaire et le frère quêteur de la cause bretonne. » Le journal en question ajoutait: Parce que M. Le Berre a la foi, il a réussi au-delà même de ses espérances. Je reconnais volontiers que, partout où je me suis présenté pour solliciter des dons pour les Bretons bretonnants, on m'a fait le meilleur accueil.

Au mois d'octobre dernier, Mgr Le Fer de la Motte, évêque de Nantes, m'écrivit en me disant qu'il serait heureux de me recevoir. Quelques jours après notre entrevue, un article élogieux sur notre « Foyer breton » paraissait dans la « Semaine religieuse » du diocèse de Nantes.

Messieurs et chers compatriotes, vous qui représentez l'élite bretonne, vous qui tenez dans vos mains l'avenir de la Bretagne, ce n'est pas assez de travailler pour soi, il nous faut aussi travailler pour notre patrie. Apprenez, au Bleun-Brug, ce qu'il est urgent de faire.

Les peuples ne tombent en décadence que le jour où il n'y a pas suffisamment de jeunes à l'âme solide pour les défendre.

Non, la langue maternelle n'est pas oubliée à Nantes, à Chantenay surtout, dans cette grande cité ouvrière où les Bretons bretonnants se comptent par milliers, à la sortie des usines, ces fourmillères humaines.

En voyant passer tous ces déracinés, on pense à ce récit de l'Évangile où les ouvriers attendent sur la place publique qu'on vienne les embaucher.

Je fais ici un appel chaleureux à vous, mes chers compatriotes. Venez à Nantes nous faire des conférences; parlez-nous de nos légendes, de nos traditions, redites-nous nos contes bretons. Aidez à faire revivre chez nous cette langue, que, tout enfants, nous avons appris à bégayer sur les genoux maternels:

Ma 'n deus Jezuz lavaret n'ankounac'haio ket  
Eur werennad zour roet, d'ho preur en e zec'hed;  
Petra dalvo kristenien ar c'homzou benniget,  
Vo dreizo da virviken, kalz eneuou skleract?

J.-M. LE BERRE.

### Résistance des Emigrés aux infiltrations étrangères (1)

En 1884 Hersart de la Villemarqué, dans un plaidoyer pour notre idiome écrivait les lignes suivantes: « Aucune langue de l'Europe ne possède des titres de noblesse plus respectables et mieux établis que celle des Bretons. Fille des dialectes celtiques et sœur du sanscrit dont le vocabulaire et la syntaxe ont avec les siens des rapports frappants, elle cache comme lui sa source dans les premiers âges du monde. Aucune langue européenne n'offre autant de monuments littéraires de la même ancienneté. Les autres nations de notre hémisphère étaient encore barbares, et déjà notre littérature était cultivée depuis plusieurs siècles. Quand naquit la langue française, ce ne fut pas au latin seul, et aux seuls idiomes germaniques qu'elle fit des emprunts — la langue des bretons d'Armorique eut une part notable à sa formation. Ce ne fut pas uniquement dans les littératures de la Grèce et de Rome qu'elle alla prendre des modèles poétiques, elle en chercha dans celle des anciens bretons, imita leurs ouvrages, qui, traduits des autres langues, devinrent pour les étrangers la lecture la plus attrayante, le thème sur lequel les romanciers du Moyen-Age bâtirent le plus volontiers leurs fictions. — Les derniers chants venus jusqu'à nous par la tradition ont eu le même succès; les voilà déjà traduits en français, en anglais, en allemand; et le philologue les commente, l'historien s'en prévaut, le poète les chante, le romancier s'en empare et les développe; ils résistent en un mot les prévisions d'un critique aussi judicieux qu'impartial, qui les jugeait de nature à intéresser non seulement la France, mais l'Europe. — Tels sont, en raccourci, les titres de gloire de la langue bretonne et les obligations que lui ont les littératures étrangères. »

Puis, M. de la Villemarqué, citant les paroles de Brizeux, conclut ainsi: « Au XIX<sup>e</sup> siècle les Bretons résistent avec opiniâtreté; leur langage n'est ni plus altéré ni plus mêlé aujourd'hui qu'il y a plusieurs siècles; jamais il n'a été écrit avec plus de pureté que de nos jours. »

— Messieurs, si j'ai cru devoir faire d'aussi larges emprunts à l'auteur des Barzaz-Breiz, c'est qu'aucun exorde ne pouvait mieux présenter, discuter et solutionner la question que M. l'abbé Perrot m'a fait le très grand honneur de me confier et pour lequel je le prie d'agréer l'expression de ma bien vive gratitude.

Les Bretons émigrés sont-ils capables de garder leur langue au milieu des autres peuples? La langue d'un peuple le personnifie. A elle seule elle résume son histoire, ses traditions, en un mot sa civilisation. Comme leurs frères restés au pays natal, les Bretons émigrés de Basse et de Haute Bretagne, feront-ils tous leurs efforts pour garder ces trésors?

C'est ce que nous allons étudier à la lumière des faits. Paris et la Banlieue ne comptent pas moins de 22 sociétés, dont beaucoup sont groupées en Fédération. L'action de chacune a un caractère particulier, mais toutes s'entendent sur le

(1) Rapport lu au Bleun-Brug de Quimper, le 10 septembre dernier.

point de maintenir et développer le sentiment breton chez leurs adhérents.

Au Cercle Celtique, présidé par M. le Commandant Marquer revient incontestablement la première place. Succédant à une pléiade d'hommes convaincus, son admirable secrétaire M. Régnier, et M. Yann Charles ont donné cette année l'enseignement de la langue bretonne à de nombreux auditeurs, en des cours élémentaires et supérieurs. Mais là ne se borne pas l'action patriotique du Cercle. Il multiplie conférences et réunions sous toutes les formes, exerçant un véritable apostolat, dont l'action déborde le cadre dans lequel il était primitivement inscrit, se faisant sentir dans tous les milieux bretons, dans la Bretagne même.

— Les familles Bretonnes de la Société les « Enfants de Bretagne » nous dit M. Jan, leur Président, se plaisent à parler, à chanter en notre langue; mais les enfants en ignorent en général les premiers éléments; et, ajoute tristement notre compatriote — le souci du maintien de la langue, du costume, en un mot de l'esprit de la race, semble échapper au breton parisien, ou du moins lui semble sans intérêt.

Monsieur l'abbé Cadic, directeur de la paroisse bretonne, constate lui aussi la joie qu'ont les Bretons à parler leur langue; l'ignorance des enfants sur ce point; et l'impossibilité presque absolue pour un conférencier, et en particulier un prédicateur de se faire entendre de ses auditeurs, étant donné les différences dialectales.

— La voix de M. l'abbé Questel, directeur de « la Bretagne » n'est pas différente, non plus que celle du directeur de la paroisse bretonne de Versailles.

— Je vous ferai grâce Messieurs de la lecture des résultats recueillis pour les autres sociétés de la région parisienne. Ils sont admirablement résumés dans la lettre de M. Yves Rabin, président des Paimpolais: « Beaucoup de nos compatriotes nous dit-il, parlent leur langue entr'eux et devant leurs enfants qui l'apprennent quelquefois; mais la lutte pour la vie à laquelle sont astreints les pères et mères, ne leur permet pas, la journée terminée, d'entreprendre l'éducation nationale des leurs, sous quelque forme que ce soit.

**En Province.** Le Havre a vu naître deux sociétés exaltant l'idéal breton par de fréquentes conférences et fêtes. Divers essais tentés pour créer des cours de langue bretonne sont restés sans résultat, faute de professeur. Du moins les habitants des quartiers de l'Eure et de Saint-François conservent-ils leurs costumes, leur langue, leur caractère particulier entretenu par un aumônier breton, M. l'abbé Riou, qui, dans ses rapports avec ses ouailles n'emploie que la langue bretonne.

— Rouen possède une société, très vivante, dont les sociétés bretonnantes emploient exclusivement le breton entr'eux. — Les rares familles bretonnes qui se trouvent à Honfleur emploient aussi chez elles et entre elles la langue bretonne et conservent nettement leur physionomie.

— A Lyon, un patriote ardent, M. Sullivan Collin emploie tous ses efforts à encourager la langue, à grouper une élite autour de lui, à préparer la création d'un Foyer.

— Ar Mor de Bordeaux compte très peu de bretonnantes. Les Nantais qui y dominent sont animés du plus pur esprit breton, et se réclament de leurs origines celtiques.

— Le secrétaire du groupement important de Toulon nous écrit que les Bretonnants, très nombreux, parlent leur langue dans leurs familles, entr'eux, et l'apprennent à leurs enfants, même nés à Toulon. De fréquentes réunions leur donnent l'assurance qu'ils ne sont pas isolés, et l'esprit breton se maintient très ferme dans les milieux de cette société, composée surtout de gens de mer.

— La société de Cannes composée de gallos ne peut s'occuper de la langue; mais nous avons pu, dans une heureuse rencontre avec le trésorier il y a quelques semaines, nous rendre compte de l'enthousiasme qui règne là-bas pour tout ce qui intéresse la cause bretonne.

— Tours compte trois sociétés :

L'Union bretonne, société mutuelle.

L'Association des Bretons catholiques où chaque mois, l'un des membres donne une conférence sur un sujet breton. Enfin la Fédération bretonne qui porte tous ses efforts sur la langue et l'Histoire de Bretagne pour lesquelles les enfants ont des concours dotés de prix.

— Il existe encore en France d'autres sociétés dont les programmes sont les mêmes que ceux des précédentes; il existe surtout des groupements auxquels j'ai réservé une mention toute spéciale, car ils montrent à quel point les Bretons fortement unis, peuvent conserver non seulement les caractères de leur race, mais encore la couleur locale. Ce sont les groupements d'Angers, de Saint-Jean de Luz, et du Périgord.

A Angers nous dit leur aumônier, sur 15.000 bretons, 4.000 bretonnants parlent leur langue chez eux, dans leur Cercle, à l'atelier, à la carrière... et beaucoup de leurs enfants, même nés à Angers conversent en breton.

A Saint-Jean de Luz, les Bretons qui viennent chaque année passer plusieurs mois, parlent seulement breton et ne se mêlent pas aux autres habitants — à Pâques, un prêtre de notre pays vient leur prêcher en breton.

En Périgord, les familles parlent breton comme en Bretagne, à la maison, entre elles, dans les foires où elles se rencontrent; les enfants apprennent la langue; partout on parle breton; et, ajoute notre correspondant, M. l'abbé Lanchès, le nombre des Bretons augmentant sans cesse, leur langue submergera bientôt le mauvais français dont l'on se sert dans le Périgord et deviendra la langue de tout le pays.

**Dans les Colonies,** les sociétés bretonnes, indice certain de l'amour profond pour le pays natal, ne sont pas moins nombreuses que dans la métropole.

L'Armorique d'Alger, les sociétés de Constantine et de Bône se composent de fonctionnaires, commerçants, industriels, pour la plupart non bretonnants, mais chez lesquels l'amour du pays et la solidarité se retrouvent intactes — les jeunes eux-mêmes vibrent comme les parents à l'évocation des choses de chez nous, et les fêtes bretonnes provoquent toujours le même enthousiasme.

Les Bretonnants de Tunis parlent breton autant qu'ils le peuvent, et donnent de fréquentes réunions à caractère local.

Le président de la société de Casablanca nous dit combien grand est l'amour des Bretons pour leur pays, et nous fait part de son espoir de fonder bientôt une maison bretonne ou par tous les moyens il exaltera l'esprit breton.



Autre association à Rabat où le président constate toujours la grande affection des bretonnants pour leur langue qu'ils enseignent souvent à leurs enfants.

En Afrique occidentale française, le Directeur de l'Ecole de Médecine nous dit... la hâte que mettent les Bretons à retourner chez eux.

D'autres groupements existent à Ferryville, Bizerte, Madagascar, Saïgon, la Nouvelle-Calédonie.

« Partout nous écrivent MM. Le Balc'h, de Toulon, et Conan, de Rabat, anciens coloniaux, partout nous avons trouvé les Bretons très unis, parlant volontiers leur langue, ayant à un très haut degré le sentiment national. »

**De l'Etranger** les voix ne sont pas discordantes.

— Le commandant Huerre groupe à Mayence les soldats bretons, et porte surtout ses efforts sur la langue.

— A Jersey, le caractère des 2.000 Bretons venant chaque année pour la récolte, ne subit aucune atteinte, et, dans la colonie stable de l'île, un très grand nombre de familles gardent leurs traditions et, en particulier, la langue qu'ils emploient presque exclusivement, ils ne la délaissent que s'ils abandonnent toute idée de retour.

Dans leurs voyages aux Etats-Unis, au Canada et dans l'Amérique du Sud, MM. Le Braz et Le Goffic ont rencontré un peu partout des Bretons se réclamant de la Bretagne et manifestant leur joie de se trouver sur le passage de nos illustres compatriotes.

Dans l'Ouest-Canadien nous dit le R. P. Dorval, existe au moins une paroisse bretonne composée de bretonnants ayant des prêtres bretons.

Les personnes n'ayant jamais quitté la Bretagne ne sont pas les seules à l'aimer. Nous sommes persuadés que, comme le F. B. T. les autres groupements de France comptent des éléments qui, nés de parents émigrés, ne connaissent la Bretagne que de nom; ainsi que des membres d'honneur n'ayant aucune racine celtique, désireux seulement de rendre hommage à notre pays.

Cette affection n'a rien qui doive surprendre, tant les racines de notre race sont fortes, tant est puissant l'attrait de notre terre.

Mais, toutes ces constatations d'ordre physique, moral, sentimental même rencontrées chez l'universalité des Bretons répandus par tout l'univers, pour importantes qu'elles soient, peuvent-elles être considérées comme un gage de leur résistance indéfinie aux influences non-celtiques? de leur opposition opiniâtre à une civilisation d'origine païenne, dont la langue, morte depuis longtemps, serait tombée dans un oubli presque certain, si la Force immortelle qu'est l'Eglise, ne lui avait pour une large part assuré la pérennité?

En dehors des preuves historiques dont nous ne nous occuperons pas, il en existe d'autres, que nous appellerons volontiers scientifiques, étant donné les milieux qui les fournissent.

Délaissant systématiquement les nations celtiques, nous allons chercher en quelle estime est tenue, de par le Monde, la civilisation celtique dont, nous Bretons émigrés, nous réclamons avec fierté comme nos frères restés en Armorique.

Écoutez ce que dit M. Joseph Dunn, professeur de Celtique à l'Université Catholique de Washington.

« Les Celtes conquirent la majeure partie des nations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, laissant sur leur passage le meilleur d'eux-mêmes.

Leur histoire s'étend sur plus de 25 siècles, et le temps n'est pas éloigné où lorsque le terrain sera un peu déblayé, car jusqu'ici presque rien n'a été fait, chaque savant s'apercevra que la partie dont il s'occupe est tributaire de leur civilisation, la plus importante de la famille Indo-Européenne.

L'Empire spirituel des Celtes, depuis les invasions romaines n'a jamais été plus grand qu'à l'heure actuelle, bien que l'importance territoriale des diverses familles celtiques soit négligeable. De nos jours ils ont exercé une influence considérable, en particulier sur l'Amérique où leurs représentants sont très nombreux. »

— Et comme corollaire de ces paroles, résultantes d'études approfondies, M. Dunn nous apprend qu'à Washington même, il a eu ces temps derniers, trois élèves bretons poursuivant leurs études celtiques; que les Universités d'Harvard, de Colombie, de l'Illinois, de Chicago, de la North-Western, de Californie, d'Halifax, ont des chaires ou des cours de celtique, ainsi que plusieurs collèges célèbres!

Et cependant M. Dunn se plaint que, même en Amérique, le nombre des savants qui s'occupent du celtique ne soit pas en porportion de son importance, et que les études n'en soient pas suffisamment encouragées.

— En Hollande, le professeur Van Himmel d'Utrecht donne le plus possible à ses élèves l'idée de la culture et du langage celtiques, et en particulier du breton dont deux élèves suivaient les cours cette année.

Le professeur Kern enseigne les mêmes matières à Leyde. — A Copenhague, Halger Petersen s'est créé une juste réputation de celtisant, et s'occupe de linguistique comparée où le breton a naturellement sa place.

— A Christiania, après le professeur Sommerfeld qui fit sa thèse sur le breton de Saint-Pol-de-Léon et fut chargé du Cours de langues celtiques de 1912 à 1922, le professeur Martbreuler a été nommé titulaire de la chaire, après trois années passées en Cornouaille.

— En Belgique, Liège et Bruxelles ont eu parfois des conférences de celtique, cependant il n'y est pas enseigné officiellement. Seul M. Victor Tourneur, à Bruxelles s'y est spécialisé.

— En Suède, le celtique est enseigné occasionnellement à Eattenbourg et Upsala.

— En Autriche, Hugo Schuchard et Max Nefflau; en Italie Ascoli et le comte Nigra donnent des conférences sur toute la matière celtique.

— Saint-Pétersbourg en possédait une chaire en 1912-1913. Le professeur Sommerfeld croit savoir qu'elle vient d'être réinstituée.

— Les savants allemands comprenant toute l'importance sociale et politique des études celtiques, s'y adonnèrent dès la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle et y acquirent une autorité incontestable.

A l'heure actuelle, le professeur Thurnynsen à l'Université de Bonn, et Max Fortler à celle de Leipzig enseignent les différentes langues celtiques qui fournissent matière de thèse aux étudiants en doctoral.

A Berlin, la chaire officielle de celtique est occupée par le professeur Julien Pékorny. « Ma chaire nous écrit-il, comprend l'enseignement des littératures et des langues; le breton y occupe la même place que les autres. Au cours de ces dernières années, un étudiant a même choisi comme sujet de thèse « de l'influence du breton sur le français parlé à Rennes! »

— Et en France?

En France, un Académicien, M. Camille Julian, vient de prouver l'influence de la Civilisation celtique sur la formation de notre grande patrie, qui compte aussi des celtisants dont la science est au moins égale à celle des savants les plus réputés.

A côté des Ernault et des Loth, des Gaidoz et des Vendryes, des Dottin et des Le Roux qui jouissent d'une autorité mondiale et sont méconnus, ou presque de l'Alma Mater, nous avons ceux de chez nous qui, comme leurs ancêtres, donnent le meilleur d'eux-mêmes à la cause celtique, à la cause bretonne.

Vallée, le vénéré président de l'Académie Bretonne, les professeurs anciens et présents du Cercle Celtique, nos instituteurs libres, nos prêtres bretonnants, et aussi la pléiade des Bardes, morts et vivants, autour desquels peuple et intellectuels bretons se groupent étroitement pour la conservation de leur langue, de leur civilisation.

Quelles déductions précises meilleures pouvons-nous tirer de ce long exposé de réalités.

a) Multiples foyers de culture celtique répandus dans les nations les plus civilisées en plus de 30 chaires, cours ou collèges;

b) Innombrables agglomérations bretonnes disséminées sur toute l'étendue du globe?

A notre avis, aucun doute n'est permis — les cercles émigrés, les Bretons **ne se laisseront jamais assimiler par les autres peuples!**... Et pour l'examen, de cette affirmation nous retiendrons seulement les groupements artificiels ou sociétés — les incalculables bretons isolés et réfractaires à toute association — enfin les groupements conservant leur coalition naturelle.

— Les Bretons teintés de latinité se groupent en général en association; ils se réclament volontiers de la Bretagne, affirment leur amour pour elle en des soirées, banquets, fêtes de toute nature où langue et costumes sont à l'honneur. Par le caractère aimable qu'ils donnent à leurs réunions, ils contribuent hautement à maintenir très vif le sentiment national chez leurs adhérents, à faire connaître et aimer la Bretagne autour d'eux.

— Tout autre est l'attitude du travailleur, surtout manuel, primaire, ou illettré, victime du Symbole. Gêné par son éducation racique totalement différente de la latine, il s'enferme d'emblée dans sa tour d'ivoire, résiste avec obstination aux offres de groupement national qui lui sont faites, se mettant ainsi à la merci des meneurs, qui l'engageront dans des voies dont il sortira meurtri et plus sauvage que jamais, témoin ces innombrables et pauvres victimes des grèves de 1919-1920.

Ce n'est pas sur ces caractères, Messieurs, qu'il faut juger de l'attachement à leur pays de ces braves gens! mais sur des indices, des gestes, de simples paroles, des façons d'être qui

pour un esprit averti sont des preuves irréfutables de la persistance de la tradition totale dans ces âmes.

Ah! ils sont bien Bretons dans toute la belle signification du terme, ces innombrables ouvriers que la gangrène des villes n'a point encore réussi à toucher! Comme il est réconfortant de s'asseoir à leur foyer là-haut, aux étages supérieurs de maisons qu'une civilisation dite brillante n'a pas honte de conserver! Dignes héritiers du peuple qui garde intacte la tradition au cours des siècles, ces bretons croient et prient; ces bretons parlent leur langue partout où l'occasion leur en est donnée et surtout devant leurs enfants qui la parlent souvent, l'entendent presque toujours; les femmes conservent fréquemment l'habit national au moins les jours de fête, surtout lorsque le renouvellement et l'entretien en sont aisés.

— Avec quel attendrissement ne montrent-ils pas la photographie de leurs noces! Avec quelles recommandations ils vous confient le livre qu'ils possèdent et où l'on parle de la Bretagne, vieille Istor Breiz ou livre de prix, souvenirs précieux des jeunes années écoulées au pays dans la paix de l'enfance!

Il n'est pas jusqu'aux mets de chez eux, en particulier les crêpes, qu'ils ne se plaisent à préparer et à offrir à ceux qui leur témoignent quelque intérêt, modeste, mais combien délicate et touchante marque de reconnaissance!

Ces Bretons, vus des sociétés qui les côtoient, semblent évidemment se désintéresser de l'idéal breton, et l'on vous a dit plus haut qu'ils paraissent vouloir se libérer de l'ensemble des vieilles traditions.

Messieurs, il faut être indulgent, et accorder de larges circonstances atténuantes à ces hommes auxquels l'on n'a très souvent parlé de la Bretagne qu'en termes méprisants; auxquels l'usage de la langue a été très souvent interdit. Etant isolés ils se trouvent presque partout en butte aux vexations, aux moqueries que leur timidité ne peut parer utilement. Excédés de fatigue ou d'occupation familiales, ils ne peuvent, la dure tâche journalière terminée, songer aux choses de l'esprit, aux vœux idéales dont ils ignorent presque l'existence! Dire en de longues phrases ce qu'ils ressentent pour leur pays, ils ne le savent; aller aux réunions de sociétés ils ne le peuvent n'en ayant pas le temps; leur affection se traduit machinalement par le maintien de gestes chez eux, forme indéniable de leur résistance aux influences ambiantes.

Ces Bretons restent Bretons à leur manière, constatons-le, et regrettons que les nécessités de l'émigration, la diversité de leurs travaux ne leur permettent pas de rester agglomérés comme ceux d'Angers, de Saint-Jean de Luz, de Jersey ou du Périgord, rappelez-vous la phrase de M. l'abbé Lanchès qui visita cette dernière contrée: « Bientôt m'a-t-il dit, l'on ne parlera plus que breton ». Phrase consolante et combien pleine d'enseignements!

Dans ces groupements, le fléau qu'est toujours l'émigration, comporte un minimum d'inconvénients: fortement encadrés nos compatriotes résistent mieux que partout ailleurs.

Que ne peut-on les réunir partout ainsi!

— Mais, Messieurs, bien que nous vous ayons montré la situation sous un jour moins sombre que celui sous lequel l'on vous a accoutumé de la voir, est-ce à dire que le danger n'existe pas, et que beaucoup de nos compatriotes ne succom-

bent pas? — Les classes auxquelles incombent les besognes intellectuelles, oubliées de leur mission au cours des derniers siècles, doivent-elles continuer d'ignorer les humbles manuels, soldats obscurs mais combien vaillants d'une cause qui n'a besoin que de chefs?

Soutenir ces théories serait puérile et néfaste! A notre humble avis, toute la question des Bretons émigrés est là — aller à eux — aller au peuple, gardien admirable dans les villes de France comme dans les campagnes bretonnes de la flamme celtique, non pour faire de la démagogie et l'entraîner à mal, mais pour l'éclairer; non pour l'exploiter, mais au contraire pour lui procurer les avantages que doit lui apporter une étroite solidarité des classes, assise sur les bases solides de la tradition bretonne.

Mais que l'on se presse pendant que la chose est encore aisée! Le Breton, plus que beaucoup d'autres peuples, a encore le sentiment de la hiérarchie, de l'ordre dans la famille et dans la société. Son masque d'indifférence cache plutôt la timidité que l'hostilité. Aller à lui comme Breton, faire son éducation nationale, lui lire les actions des grands ancêtres dont il est solidaire, lui montrer la noblesse de son langage, ne manqueront jamais de faire renaître en son cœur la fierté de la race qui y sommeille.

52 sociétés d'émigrés bretons **sont convoqués** à Nantes pour le dimanche 21 septembre en vue de l'organisation d'une action collective. Ce congrès — le premier de l'espèce, croyons-nous — réunira-t-il assez de sociétés pour avoir lieu? Qu'en résultera-t-il? Nous ne pouvons le prévoir.

Quoiqu'il en soit, constatons que la réalisation même de l'idée de cette vaste fédération, est par elle-même une preuve nouvelle de la vitalité des Bretons émigrés en pays de France.

Il y aura des insuccès, des mécomptes! Qu'importe! L'obstacle doit être un tremplin, particulièrement pour le Breton émigré isolé, ayant vraiment au cœur et par dessus tout, l'amour de son pays.

Fort de son histoire, fier de sa race inébranlée parce qu'encore saine, il doit rallier les bonnes volontés innombrables qui l'entourent. Il doit employer tous ses efforts pour conserver la vieille langue celtique dont Augustin Thierry disait qu'elle possédait un principe de durée, paraissant se jouer des efforts des siècles et des hommes acharnés à sa destruction.

Avec l'aide des vieux saints, il gardera toutes les traditions qui formèrent son âme, et il en pétrira l'âme de ses enfants! Alors, toujours debout dans un monde qui croûle, il pourra redire lui aussi les paroles qu'il y a bientôt 1.300 ans le barde Taliesin chantait sur les ruines de l'Empire romain: Nous conserverons à jamais notre Dieu et notre langue.

Hon Doue a garimp  
Hor yez a virimp!

Docteur PERQUIS.

